LES

HÉBERTISTES

PLAINTE CONTRE UNE CALOMNIE DE L'HISTOIRE

PAR

G. TRIDON

PRIX : 60 CENTIMES

PARIS
CHEZ L'AUTEUR
RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES, 11
ET CHEZ LES LIBRAIRES

1864

A 79-4699

LES

HÉBERTISTES

PLAINTE CONTRE UNE CALOMNIE DE L'HISTOIRE

PAR

G. TRIDON

PRIX : 60 CENTIMES

TIMBRE IMPÉRIAL

PARIS
CHEZ L'AUTEUR
RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES, 11
ET CHEZ LES LIBRAIRES

1864

AVERTISSEMENT.

Un article sur les Hébertistes, inséré dans le *Journal des Ecoles*, et combattu avec talent et convenance par un écrivain distingué, M. Maréchal, m'avait ramené à publier en réplique un nouveau travail, qui eut le malheur, cette fois, de provoquer un violent accès d'épilepsie catholique. Le malade, mon second adversaire, aura eu, s'il plaît à son Dieu, le temps de se calmer, et je serais désolé de lui occasionner une rechute. Ce n'est donc pas à son intention, mais pour les personnes bien portantes, que je complète, dans cette brochure, ma courte appréciation de l'Hébertisme. Elle se compose, avec une petite préface sur l'Hébertophobie, des deux articles parus dans le journal et d'un complément, le tout terminé par une série de citations extraites du *Père Duchesne*.

LES HÉBERTISTES

INTRODUCTION

Pour m'échapper du présent et revivre un peu par les immortels souvenirs, je m'étais pris à battre au hasard les buissons de la grande République, loin des ornières creusées par les fossoyeurs de la petite, ou par leurs congénères. Les tristes sires qui, tenant les cartes, avaient perdu en crétins ou en traîtres, me semblaient des appréciateurs suspects de la partie, presque semblable, jouée quelque cinquante ans plus tôt par leurs devanciers.

Devanciers ! Pardon de la plaisanterie ! Elle est mal à sa place, car le grotesque ici fait pleurer. Disons seulement que ma défiance était juste, et que ces maudites caricatures, fourvoyées en histoire comme en politique, n'ont pas su mieux comprendre la première Révolution que diriger la seconde.

J'errais donc, sans guide, à travers cette tragique contrée, avec un ressouvenir vague de ses paysages tant de fois décrits, lorsque voici se dérouler à mes yeux des horizons inconnus, des sites admirables et terribles. De ceux-là nul géographe n'avait dit mot, nul artiste n'avait retracé les aspects. Ils surgissaient devant moi dans leur grandeur sauvage, effaçant de ma pensée les panoramas bâtards qui ont partout remplacé la réalité. Bientôt la transformation fut complète.

Quand on revient de loin et qu'on a vu du neuf, se taire est difficile. Sans penser à mal, en pèlerin naïf, j'ai raconté les découvertes et les émotions de mon odyssée. Grand scandale dans toutes les basses Bretagnes ! Jésus, Marie ! sauvez-moi de tant de Quimper-Corentin ! Des volées de pierres accueillent mes impressions de voyage. Quelle bonne âme n'éprouve pas le besoin de me lapider un peu ? Mais les plus durs cailloux sont ceux que m'envoie un certain avocat, pour en décharger sa conscience. Cet illustre membre d'une plus illustre famille est une providence des mauvais jours, un des *refaiseurs de l'ordre avec le désordre.* Il insinue donc que ma course à travers champs endommage les haies et désordonne la propriété. N'est-ce point un petit cas de camisole ?

Malheureux ceux qui sont poursuivis ! Plus malheureux encore ceux qui sont défendus ! Tandis que, par devant, une lourde massue leur défonce méthodiquement le crâne, une griffe doucereuse les égratigne par derrière avec délices ; et il faut sourire, remercier, sous peine d'ingratitude, surtout ne point se plaindre à Orgon. Dieu garde ! Orgon prendrait parti en furieux pour Tartufe.

« Le pauvre homme ! » s'exclame-t-il à chaque estafilade, « c'est pour votre bien. « S'il vous vilipende, c'est afin d'amoindrir votre faute, le pauvre homme ! elle « est si grave ! S'il vous aplatit, c'est en vue d'obtenir les circonstances atté- « nuantes, le pauvre homme ! ce sera difficile. S'il vous soufflette sur les deux « joues, c'est afin qu'on verse un déluge de larmes sur son patient transformé en « *ecce homo.* Il fait de son mieux, le pauvre homme ! A genoux, malheureux ! « Baisez la main qui vous châtie pour vous sauver, et chassez de votre cœur ces « affreux soupçons de compérage que le diable vous souffle. »

Ainsi prêche Orgon, le bourgeois-type, et mons Basile, du haut de sa gran-

deur, daigne enfin agréer les excuses du pauvre souffleté qui fait amende honorable, le cœur gros, l'oreille basse, malcontent au fond..... mais après? Basile est l'orthodoxie incarnée, la loi et les prophètes. Il a un pied dans chaque camp, reçoit les salamalecs de tous les partis, et risque fort d'être canonisé tout vif. Il faut bien se soumettre.

Un jour, l'air assez penaud, un jeune homme s'en vient dire au vénérable Orgon : « Nous sommes là une demi-douzaine de pauvres diables qui, sans le « vouloir et bien par mégarde, je vous jure, avons mis les pieds dans une foule « de plats d'achoppement : plat catholique, — plat moral, — plat politique, — « plat économique, — plat social..., — enfin un véritable désastre. La vaisselle « n'est point cassée, mais on prétend qu'elle est salie et que nous devons la « récurer à nos frais; un récurage de plusieurs mois, s'il vous plaît, corvée « assez dure qu'il nous serait fort agréable d'esquiver. Un bon conseil, je vous « prie. »

« Méchante affaire! » dit Orgon. « Il faut toujours regarder où l'on marche. « Comment! toute une bande de myopes! Adressez-vous aux champions de la « veuve et de l'orphelin. — Hum! hum! c'est à voir..... Si j'étais seul, passe « encore. J'en serais quitte pour être pas mal houspillé par mon avocat, à seule « fin, bien entendu, de secouer la poussière de mon habit. Mais nous sommes six. « Chaque défenseur, sous prétexte de blanchir son client, va noircir outrageuse- « ment tous les autres. — Eh quoi! des blasphèmes! d'affreux blasphèmes! « Sachez qu'un avocat est un prêtre..... — Je ne dis pas le contraire. — Oui, un « prêtre, pour qui le salut de l'accusé commis à sa garde est la mission sainte, « la mission unique à remplir. — Pas aux dépens des coaccusés. — Aux dépens « du monde entier. C'est un devoir. — Mais il devient ainsi l'auxiliaire de l'accu- « sation. — Non point contre son client, cela suffit. Il lui doit le sacrifice de tout « le reste. C'est une obligation de son sacerdoce. — Nous sommes solidaires, mes « compagnons et moi. — Solidaires! Un conseil ne saurait admettre cette soli- « darité, qui aggrave le délit et compromet l'acquittement. Il faut rompre avec « les complices pour se concilier l'indulgence des juges. — C'est cela! nous « entre-dévorer par un lâche calcul d'égoïsme! — Laissez faire les défenseurs. Vos « intérêts sont dans leurs mains. — Nos intérêts! Précisément, par cette belle « tactique, chacun de nous sera gratifié d'une justification et de cinq éreinte- « ments, sans compter celui du ministère public, qui pourrait se croiser les bras « et s'en remettre de sa besogne à messieurs les avocats, ses substituts. Oh! la « fine institution que le barreau, en fait de justice politique! »

Ce jeune criminel n'a peut-être pas tort, mais Orgon a raison. Basile est omnipotent. Il règne et gouverne, fait et défait les réputations, dispense la gloire et l'opprobre. Oracle, bénédiction ou anathème, la parole qui tombe de sa bouche est un verdict social. Tout est à ses ordres. Veut-il de la Révolution? En avant! N'en veut-il plus? A bas! à mort! Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, vite, qu'on se prosterne!

Eh bien, non! fouailleurs sournois, on ne recevra pas indéfiniment vos étrivières les mains jointes. Non! savants professeurs de passe-passe, on ne restera plus, bouche béante, en extase devant vos tours de gobelet : ils se payent trop cher. Longtemps nous avons porté le bât de vos âneries, et pris bénévolement à notre charge une part de votre sinistre dossier. Assez de faiblesse. La résignation est un encouragement, l'impunité une prime à la malveillance. Chacun ses œuvres, chacun sa responsabilité. Nous dirons désormais au prolétaire : « *Discerne causam* « *meam de gente non sancta, et ab homine iniquo et doloso erue me.* » C'est-à-dire : « Ne confonds pas notre innocente jeunesse avec les vieux floueurs de Révo- « lution, et ne porte pas à notre compte leurs jongleries et leurs trahisons de 48. »

Nous ne jetterons plus le manteau de Sem sur la nudité de ces patriarches tombés, le ventre à l'air, dans leur orgie réactionnaire.

J'entends les cris désespérés de nos bons apôtres : « Union ! Union ! Concorde ! « Concorde ! » Je les vois, les bras levés au ciel pour attester l'égarement de leurs frères. Oui dà ! A la première petite piqûre, on s'amourache subitement de la concorde ? On ne s'en inquiétait guère pour larder à discrétion les dissidents hors de combat. Ils devaient se souvenir de cette belle vertu, les brochuriers, alors que certaines allusions au passé formulaient de claires et odieuses dénonciations dans le présent ; les péroreurs, quand leurs agaceries devenaient un reproche d'inaction et une invite aux réquisitoires.

Songent-ils à l'union ceux qui ne perdent jamais l'occasion de traîner une fois de plus dans le ruisseau les vaincus de nos journées néfastes, et de réciter la commémoration de l'outrage sur les tombes où la liberté est descendue avec ces grandes victimes ? On le sait, contre les hommes du parti populaire, l'injure est un droit. On ne la remarque même pas, tant elle est dans l'ordre. Ils sont faits pour subir la calomnie, comme leurs adversaires pour la distiller. Aux uns le devoir absolu de la résignation, aux autres le monopole de l'invective : voilà ce qu'on appelle la concorde ; et si, par impossible, un des parias sort de son rôle jusqu'à se redresser contre l'insulte, un ouragan de malédictions s'abat sur lui, pour le renfoncer dans le silence.

Nous connaissons le mobilier de votre sanctuaire, messieurs. Votre liberté ? — Un fromage de Hollande où les rats lettrés trouvent le vivre et le couvert. Votre démocratie ? — Un bureau de placement à l'usage des jeunes gens en quête d'emplois, une espèce de maison de Foy politique et sociale. L'idéal de vos rêves enfin ? — La suite au *Moyen de parvenir*. Monde charmant, où l'égalité, cette mal-apprise, ne doit pas se permettre de faire esclandre. Aussi n'y est-elle reçue qu'en habit noir. On sourit à la Révolution, pourvu qu'elle présente respectueusement sur un plateau son mandat..... non impératif. On raffole du peuple, à la condition qu'il se tienne modestement debout, les yeux baissés, roulant avec timidité son chapeau dans ses doigts. « Allons ! jeune homme, confiance ! con- « fiance ! Remettez les pièces aux avoués dévoués, qui entendent mieux que vous « vos affaires, et surtout ne les taxez pas, ces chers avoués, vos tuteurs. C'est à « eux de vous taxer... Bien !... Retournez à votre travail. »

Certes, ce bon petit peuple doit être ravi, car il a le beau rôle, celui de piédestal. Qu'est-ce donc que ces agitateurs avinés, ces échappés de Bicêtre, qui osent le proclamer majeur et prétendent le sevrer du biberon libéral, le vrai breuvage d'immortalité ?

> Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
> Que pressent de nos lois les rigueurs légitimes.

Mais l'intelligent mineur repousse avec dédain ces prédications d'anarchie, trop heureux d'apporter sans fin à d'illustres Bertrands le marron législatif ou gouvernemental.

L'histoire qui hante ces salons demi-monde est une bourgeoise outrecuidante et verbeuse, aux toilettes criardes et mélodramatiques, amoureuse du clinquant, rechignante à la blouse. La livrée de la misère lui fait peur, honte et remords, parce qu'elle lui est à la fois une menace, un souvenir et un reproche. Aussi cette parvenue, avec ses adeptes, ne se plaît-elle qu'au défilé des oripeaux de théâtre, des panaches et des gilets conventionnels, au traînement des grands sabres de parade, escortant des processions d'avocats intarissables. Ces brillantes défroques des états-majors et des assemblées, symboles du pouvoir et de ses enivrements, épanouissent la joie et l'orgueil sur tous les fronts.

Passez dans votre gloire, héritiers des étalages aristocratiques; passez, la tête haute, le regard superbe, le sourire aux lèvres. Qui oserait troubler vos fêtes par des contrastes malveillants et froisser votre sensibilité par de lugubres évocations? Non, il n'y a plus de dénûment dans les chaumières, de détresse dans les ateliers, de travailleurs épuisés par la fatigue et les privations, de femmes et d'enfants demi-nus, sans pain, sur leurs grabats. Il n'y a plus ni bouges fétides, ni hangars glacés, ni froid, ni faim, ni douleur; il y a un peuple d'opéra qui évolue sur les planches en costume de comparse, et qui salue avec grâce, en criant aux royalistes : « Allons, messieurs, tirez les premiers! »

Mais, si du fond de ses taudis, avec un sourd rugissement, sort le peuple de la famine et du désespoir, maigre, hâve, chancelant, les dents serrées, les yeux caves et brillant d'un feu sombre, sa main crispée sur la pique ou le fusil, ses pieds trempant dans la boue sanglante du ruisseau, oh! alors, regardez nos histrions de démocratie : quelle soudaine pâleur sur ces visages! La dame aux couleurs voyantes, blême de rage et d'effroi, cherche de l'œil autour d'elle sa sœur de Saint-Barthélemy et de Vendée. D'un mouvement instinctif, les panaches tricolores se rapprochent des panaches blancs, les mains s'étreignent, et du groupe confondu s'échappe ce murmure sinistre : Prairial!..... Juin!.....

Quant aux fanatiques sans galons ni plumets, dont le cœur saigne pour le peuple trahi, dont l'âme pleure, souffre et gronde à l'unisson de son âme, ils sont voués par privilége à l'exécration. N'est-ce point justice? Ils n'ont qu'une seule passion, l'idée. Ils s'abandonnent aux masses sans réserve comme sans mesure, et partagent le délire de leurs entraînements. Ils ne travaillent point dans un but personnel, mais pour le triomphe d'un principe. La foi les guide, non le calcul. En un mot, ce sont des scélérats et des fous. Les honnêtes gens de tous les partis se lèvent d'un bond contre ces monstres, et les traquent sans pitié comme des bêtes fauves, vivants et morts, sur la place publique et dans l'histoire.

Rien de plus naturel. Tout individu qui ne donne pour but à ses efforts ni lui ni les siens est la négation vivante de la propriété et de la famille; son désintéressement est un péril pour la société; et voilà pourquoi, dans tous les temps et dans tous les pays, ceux-là s'appellent les *honnêtes gens* qui ont pour unique mobile l'intérêt, qu'il s'agisse de conserver ou d'acquérir, et qui ne poursuivent jamais en politique que les honneurs, la fortune et le pouvoir. Ils se reconnaissent entre eux à l'égoïsme, leur vertu de fond, et, d'un accord spontané, ils excommunient les convictions et mettent le dévouement hors la loi.

Cette race n'a jamais fait défaut, et ce n'est pas elle qui menace de disparaître. En la suivant à la trace dans le courant des siècles, on ne découvrirait pas une seule faille dans sa lignée. Le génie sème, le sacrifice féconde, elle moissonne et emmagasine. L'univers entier la connaît et l'a toujours connue, puisqu'elle en est la souveraine. Mais çà et là se détachent en relief quelques règnes de cette immuable dynastie. Au XIVe siècle, quand surgissent les communes, Etienne Marcel est une de ses plus nobles victimes, et elle éteint dans le sang la première aurore de la liberté moderne. La voici de nouveau avec son cynisme, deux cents ans plus tard, aux temps de la Réforme et de la Ligue. C'est dans les grandes luttes de l'esprit humain qu'elle aime à montrer sa puissance d'asphyxie. Deux sarcasmes résument son rôle d'impudeur au XVIe siècle : « *Paris vaut bien une messe. — Le sage dit, selon les temps : Vive le Roi! vive la Ligue!* »

Mais la Révolution éclate, et l'implacable dynastie se jette sur elle pour l'étouffer. Le Roi, La Fayette, les Girondins, Robespierre, les Thermidoriens, lui servent tour à tour de bélier dans cet assaut sans quartier. Elle rue contre son ennemie toutes les factions, tous les complots, tous les mauvais instincts, et, fidèle au plus méchant, la victoire lui reste.

Je ne redirai pas le dernier combat.... Il est d'hier, nous en saignons encore, et déjà cependant le souvenir en est presque effacé. La génération qui s'en va pourrait seule nous raconter le duel de 1848, ce traître duel de l'égoïsme contre la justice : le droit de la force sous ses vingt masques hypocrites, les mots les plus suaves, liberté, conciliation, modération, arrosés de torrents de sang ; l'amour du peuple finissant par la haine de la canaille, et les tendresses fraternelles par l'extermination ; tant de deuil et de morts et de ruines pour reconquérir, quoi ?..... L'*otium cum dignitate* du patriciat romain, le *far niente* des Italiens, la vie de loisir du propriétaire et du rentier ! En veut-on un spécimen, de cette dignité patricienne ? Il date de loin et d'assez bon lieu. Quels sublimes enseignements ! Lisons :

Cicéron à Atticus.

« Nous avons perdu non-seulement la séve et la substance de l'ancienne Répu-
« blique, mais encore il nous faut renoncer à son apparence et à son image. Elle
« n'a plus rien qui nous soit sympathique, et vous devez être un homme au
« désespoir. — Moi ? Pas le moins du monde. Adieu la République ! Eh bien, je
« m'en console au barreau. Avocat, je mène une vie active et paisible, honorée et
« brillante, et je ne m'inquiète guère de quelle hauteur je suis tombé, quand je
« vois à quels abîmes j'échappe enfin, et que je me retrouve en ma belle maison
« de ville, au milieu de mes agréables maisons des champs. Pourvu que je philo-
« sophe à mon aise avec deux ou trois amis, tout peut se rompre autour de moi,
« tant me voilà guéri de cette inquiète et maladive sensibilité, si funeste à mon
« repos. Frappez sur mon cœur, il est mort ! Ma sensibilité ? Je n'en ai plus. Moi,
« ma famille et mes amis, voilà tout. »

Ne dirait-on pas d'hier ce testament qui a dix-neuf siècles ? C'est bien le langage de ces avocats qui n'ont jamais vu dans la chose publique qu'un débouché pour leur faconde et le placement de leurs harangues. Vides comme leurs paroles, ils n'en sont pas moins les héros du jour. Quel est donc le secret de ces grands hommes ? Se tenir derrière la toile, calmes et dignes sur leurs chaises curules et.... attendre. Rien de plus. Par un phénomène bizarre, on arrive ainsi à se constituer martyr par excellence, victime des victimes ; et, un beau matin, la mouche bourdonnante se trouve l'héroïne et la conductrice du coche, sans même une tache sur ses ailes.

La boue et les coups reviennent aux simples, qui font la besogne, et le profit est pour les discoureurs, qui ne reçoivent pas une éclaboussure ; la calomnie, cette fatalité des partis abattus, ne saurait atteindre de si hauts personnages. Qu'un malheureux, le pied sur la gorge, râle une impuissante menace, le vainqueur s'empare de ce prétexte pour légitimer ses violences. Alors, par une de ces illusions d'optique que la force fait si aisément à la lâcheté, les persécutés deviennent des persécuteurs, les bourreaux des martyrs, et c'est au crime que la foule accorde ses larmes. L'avocat, drapé dans sa toge, échappe à cette houle de colère et de pitié. Il se console du grand désastre, en partie son œuvre, par le souvenir de sa belle conduite, de cette même conduite qui a causé le naufrage. Il reçoit avec flegme les marques de la reconnaissance ironique des adversaires qu'il a remis en selle, et contemple d'un œil sec l'*anarchie* foudroyée et frémissante, qui s'était livrée à lui et qu'il a livrée, ne pouvant l'enchaîner à sa dormeuse.

Ah ! c'est le présent qui m'a révélé le passé. Lorsqu'on voit les prétendus hommes de 48 ligués avec la répression contre tout initiateur, garder leur tendresse pour les ennemis, leur hostilité pour les meilleurs soldats de la Révolution ; lorsque leur voix, la seule *autorisée*, ne vise qu'à mystifier les masses et à les endormir dans les byzantineries ; lorsque la médiocrité arrogante tient le haut du pavé, accaparant honneur, renom et vertu, et que les plus nobles, sous l'ardente calomnie, de-

viennent les plus noirs, oh ! certes, on comprend 93, et la lueur du moment illumine l'horrible farce jouée par l'histoire, les abîmes de l'ambition et de la tartuferie humaines.

Il semble vraiment que le monde soit fait pour une poignée de privilégiés, dont la joie ou la douleur constitue toute la vie des nations. La dîme se paye à jour? — Pas un geste contre la sainteté des castes, la suprématie de la noblesse, l'honorabilité de la bourgeoisie ? — Du vin et de l'or dans les caves et les caisses de la Banque et du château ? — Alors, peu importe que le manant mange de l'herbe, que son sang rougisse les chemins, que sa hutte soit devenue la tanière des loups ! Vous avez le grand siècle, le grand Roi : c'est le zénith humain.

Mais cette plèbe, tout à l'heure humble et muette, vient-elle à sortir de sa torpeur, à menacer dans leur domination, dans leurs revenus, ses nobles oppresseurs, à demander des raisons et des comptes au nom de l'égalité ? Ce temps de réveil où la liberté gazouille dans tous les cœurs, où l'humanité veut fleurir, où la justice fermente comme la séve, ce temps porte sur les tables du Destin des noms de malédiction et de mort. L'année mémorable où le peuple, ses fers brisés, retourne l'épouvante contre ses tyrans, s'appellera la *Terreur*.

Celle-là du moins fut une délivrance. Elle eut pour but de combattre avec ses propres armes l'éternelle terreur appesantie sur l'humanité, celle qui commence au *Timor Domini* et qui est encore à l'ordre du jour par toute la terre. Le glaive de Dieu n'est-il plus suspendu sur notre globe comme l'épée de Damoclès ? L'enfer n'ouvre-t-il pas toujours sa gueule brûlante au moribond ? Et sur nos places, la machine de Guillotin a-t-elle cessé d'incarner Némésis vengeresse ?

La terreur est le dogme du vieux monde. Qu'a-t-il de commun avec la fraternité, celui de l'avenir ? La terreur catholique et royale était un principe, la terreur révolutionnaire fut une nécessité. L'une procède de la négation de la justice, l'autre de sa revendication. La première torture, la seconde supprime. Le travailleur englouti en veut-il au rocher qu'il brise pour retrouver l'air et le soleil ? L'inquisiteur fait ses délices de la souffrance humaine. Contre l'ennemi de Dieu il épuise tous les raffinements des supplices. Il tenaille, écrase, rôtit à petit feu, arrache par lambeaux avec des transports de bonheur les os et les chairs palpitantes. Il savoure les convulsions, compte les spasmes, aspire les sanglots et les hurlements. Il boit goutte à goutte le sang et les larmes du damné ! Enfin il maudit la mort qui lui vole sa proie.

Le grand révolté de 93 a le respect de l'homme. Il ne tue qu'en légitime défense, pour ne point périr avec la liberté et la patrie. S'il frappe les fanatiques armés contre lui et contre eux-mêmes, c'est à regret, partagé entre la pitié pour d'aveugles instruments et la colère contre des superstitions sans merci qui prétendent retenir toujours le genre humain sur le chevalet. Il combat pour sauver de la servitude et des ténèbres sa descendance et celle même de ses ennemis. Mais qu'importent les raisons et les faits ? L'autorité et l'égoïsme triomphants ne voient dans la liberté qu'un désordre, dans l'égalité que l'anarchie, dans la justice qu'un chaos sanglant.

Il faut bien le dire, c'est la Victoire qui, dans un pli de sa robe, porte la gloire ou l'opprobre, la liberté ou l'esclavage, la barbarie ou la civilisation. Nous ne croyons pas, nous, à la fatalité du progrès, cette doctrine de l'émasculation et de l'accroupissement. Vaincre est une nécessité absolue pour le droit, sous peine de ne plus être le droit, mais Satan qui se tord sous le talon de l'Archange.

« *Væ victis !* Malheur aux vaincus ! » vocifèrent tous les partis aux prises sur l'arène pour se disputer la proie. « *Væ victis !* » ricane le sicaire de plume, qui rampe sur le champ de bataille, palpant les cadavres pour clouer au pilori le plus déchiqueté. « *Væ victis !* » le cri lugubre des siècles, le cri d'hier, d'aujourd'hui

de longtemps encore, peut-être. Un autre parfois lui répond, à de longs intervalles, le hurlement d'angoisse et de rage de l'humanité étendue sur la roue et qui se redresse pour les représailles. Comment rendre le scandale et l'effroi que ce hurlement soulève? Pour le maudire, les langues épuisent le vocabulaire de l'imprécation et de l'anathème. Tous ses noms deviennent synonymes de ce qu'il y a de plus exécrable.

Hébertisme en est un. *Hébertiste*, c'est le supplicié qui, s'échappant de la question, se rue sur le bourreau avec ses ongles et ses dents, le déchire et le met en pièces. C'est le brigand qui arrête le despotisme au détour de la route et lui crie le pistolet sur la gorge : « L'égalité ou la mort! » C'est l'âme enfiévrée de la soif de la justice, ulcérée de haine contre la race des immolateurs, se lançant au but presque en aveugle, sans souci de l'obstacle ni du péril. Si elle a l'exaltation qui fait vaincre, elle manque du sang-froid qui conserve la victoire. Dans sa course furieuse, la témérité l'emporte sous les coups des intérêts coalisés qui l'écrasent, et, souillée de fiel et de fange, hideuse, elle pend, ruisselante d'horreur, au poteau des nations.

Tandis que les faiseurs, attentifs à se recoudre des virginités, soignent leur figure pour en imposer à l'avenir, l'homme d'action, toujours dans la mêlée, ne s'inquiète guère de laisser une protestation suprême, et abandonne sa mémoire à la calomnie. Son abnégation fait sa perte. Que d'Hébertistes dans l'histoire ! Les habiles les tuent, puis les déshonorent.

Que leur destinée tragique soit un enseignement. Ils ont échoué et péri par l'excès de la passion. Le dévouement ne doit pas être du délire. Mais s'il est bon d'éviter leurs défauts, leurs qualités doivent servir d'exemple. Ils furent héroïques, c'est bien le moins de ne pas être ignobles. Soixante-quinze ans de vicissitudes ont singulièrement refroidi les premiers enthousiasmes de la liberté. Ce n'est plus aujourd'hui le fanatisme, mais la spéculation qui est le danger. Nous sommes en pleine ère scientifique, et de toutes les sciences, la plus riche en perfectionnements, c'est à coup sûr l'exploitation. Il a fallu trouver à ses raffinements un nouveau nom, le Macairisme. A l'heure qu'il est, le Macairisme compte ses plus beaux trônes dans la politique, cette contrée aux multiples États. La démocratie, l'un de ces États, n'a-t-elle pas créé des écoles d'embauchage qui enseignent l'art d'escamoter les révolutions avant même leur naissance, des haras où l'on dresse des chevaux de course pour les steeple-chases de l'ambition ? Nous voici loin de l'Hébertisme, et le chemin de la lune serait moins difficile à remonter. Espérons que la jeunesse n'ira pas se corrompre dans ces tripots. Qu'elle écoute son cœur et se retrempe dans le peuple, source éternelle de vie. Qu'elle aime et souffre avec lui : l'union de ces ardeurs et de ces misères enfantera la liberté.

Le vieux protestant d'Aubigné, proscrit par les rois, auxquels il avait donné son sang, trahi de tous les siens, seul avec son espoir brisé et sa vie perdue, évoque dans la plus splendide des ironies les vices et les crimes traînant à leur char les génies et les vertus de la terre. Et nous aussi, nous avons eu l'amer spectacle de l'imposture et de l'intrigue panthéonisées; nous avons vu souffleter des mémoires, violer des tombeaux, traîner aux gémonies tout ce qui fut grand, juste et bon. Nous sera-t-il donné encore d'assister au triomphe le plus honteux, celui de l'hypocrisie révolutionnaire ?

Sous les derniers des Césars, une coterie de patriciens frondeurs oublie dans ses villas de Tusculum les tristesses du présent et les craintes de l'avenir. Un festin somptueux réunit les plus harmonieux joueurs de lyre, les plus doux diseurs de phrases et les représentants dorés de la classe des ilotes, courtisée maintenant par l'ambition patricienne. Là, portes fermées, esclaves renvoyés, on médit hardiment du maître. L'espoir déborde. On bâtit des plans magnifiques sur la

bonhomie de la plèbe, toujours dupée et toujours crédule aux grands mots. A quand les belles harangues qui doivent encore la séduire? On porte des toasts attendris à la mémoire et à la résurrection de ce sénat qui, avant César, broyait le monde sous ses pieds. Et les heureux convives, couronnés de roses, drapés de toges flottantes, buvaient le falerne dans les coupes d'or.

Soudain un cri terrible retentit. La foule éperdue traverse, en fuyant, la salle du festin. Le glaive en main, Vindex a paru sur le seuil.

PREMIÈRE PARTIE.

Jusqu'à ce jour, l'histoire de la Révolution, vaste sujet de biographies où l'on ne croyait pouvoir s'aventurer sans prendre un héros en croupe, n'a été écrite qu'au point de vue des personnes et avec des instincts très-aristocratiques. Ptolémée faisait tourner le soleil et les planètes autour de la terre; les historiens, vrais Ptolémées modernes, ne se proposent qu'un but : faire tourner autour de tel ou tel homme le grand système de 89 et de 93, accaparer au profit de leurs théories et de leurs fétiches le mouvement le plus impersonnel qui fut jamais.

Un homme d'État du Midi s'éprend naturellement des Girondins; Michelet, que son génie historique eût dû prémunir, ne cache point ses préférences pour Danton; et l'ex-prédicateur du Luxembourg élève une nouvelle statue à l'idole infeconde et farouche qu'on appelle Robespierre.

Mais la Révolution! ce bouillonnement d'hommes, ce jaillissement d'idées, ce déchaînement de passions, mêlée admirable et terrible où toutes les aspirations, tous les principes et toutes les douleurs de l'humanité se trouvèrent en présence, elle est comme le Dieu de d'Aubigné, qui,

> Au désert, pauvrement hébergé,
> A basti tout le monde et n'y est pas logé;

elle n'existe que par ses scories. Que dis-je? elle gît ensevelie sous un amas d'injures, d'accusations et de calomnies tel que les plus braves n'osent faire l'effort de la retrouver et de prendre sa défense.

Par une tactique sans cesse renouvelée, de faux amis la louent dans les fautes qu'elle a commises, la déifient dans les ennemis qu'elle a épargnés, les abus et les préjugés qu'elle n'a eu ni le temps ni le vouloir de détruire; ils finissent par la souffleter dans sa chair et ses os.

Panégyristes des principes de 89, qui n'eut jamais de principes, trouvères de la Fédération et du Jeu de Paume, séides de Robespierre ou de Torquemada, Jacobins de boudoir et de coulisses, forts de calomnie, faibles de cœur, descendez à la Commune, abordez 93.

La Révolution n'est pas ce théâtre à phrases, dépassé continuellement par le mouvement parisien, cette scène épique et tragique où déclament des orateurs emportés par le flot populaire; elle réside dans les entrailles de la plèbe, les piques des faubourgs, les mugissements des sections et des clubs, dans ces hommes obscurs ou exécrés, toujours en action, qui exaspéraient les forts, ranimaient les faibles, semaient partout la haine des tyrans et des dogmes, et ramenaient dans la voie révolutionnaire, à la bouche des canons, les conventionnels,

beaucoup trop surfaits. Paris est la fournaise, entrevue par Danton, où bout le métal en fusion, le moule ardent d'où va sortir la grande statue de la Liberté.

Sublime adjuration de la foule en guenilles aux portes des palais! *Quousque* terrible de l'armée de la misère, ouvriers sans ouvrage et sans pain, faces décharnées, femmes blêmes avec des enfants maladifs, étalant leurs cicatrices et leurs plaies au sein des assemblées envahies! Ces députations fougueuses qui jurent de n'avoir d'autre religion que l'Égalité, d'autre culte que la Patrie; ces monceaux de vases et de débris sacerdotaux apportés par les fidèles à la Convention; ces cloches et ces cercueils devenus des canons et des balles, ces prêtres échangeant avec joie leur titre mystique contre celui d'homme et de citoyen, quel enseignement pour les nations!

Les saints les plus vénérés tombent sans mot dire sous le marteau des iconoclastes, les reliques miraculeuses brûlent sans que la foudre gronde. Les vierges qui sauvèrent des villes ne peuvent se sauver elles-mêmes. Une flamme jaillit de la Grève : elle dévore les ossements de sainte Geneviève et la chemise de saint Louis.

Qu'est-ce que les chaires de philosophie devant cette philosophie en action qui a le monde entier pour auditoire?

Que sont les années de méditations et de calculs, les études profondes, les âges, les livres et les pays interrogés, les ruines fouillées, en face de l'instinct et de l'inspiration populaires?

Auprès de cette voix formidable où hurlent tous les désirs et toutes les souffrances de la terre, que vaut la période d'un tribun?

Les états généraux, complaisante machine à contre-signer des édits, donnaient à la France le bon billet de La Châtre. Les trois cents électeurs de Paris, serrés autour du blond La Fayette et du compassé Bailly, constitutionnels bâtards, menteurs de liberté, eussent perdu la Révolution et eux-mêmes par amour du juste milieu, si on leur eût abandonné les guides.

Ils parlaient, le peuple agit et laissa bien loin derrière lui ses pâles pédagogues.

Les hommes étaient petits, mesquins, esclaves de l'ambition, de l'égoïsme et de la peur; les assemblées se montrèrent royalistes, girondines, réactionnaires, toujours bourgeoises; le peuple seul fut le grand révolutionnaire, héroïque, prodigue de son sang et de son cœur, prêt à trancher les situations comme Alexandre.

Aussi l'originalité véritable est-elle dans les quelques figures hardies qui furent les types de la logique et de la grandeur plébéienne.

Oublions un moment ces orateurs dont cent mille hommes ponctuent les phrases et accentuent chaque mot, coryphées grandis par le sang de la canaille. Oublions ces acteurs à masque et à cothurne portés sur les épaules des masses.

Vieillard haché par le sabre de Lambesc, femme et enfant massacrés sur l'autel de la patrie, volontaire crucifié par la piété des chouans sur la lande déserte, ouvrier dont la poitrine nue s'offre aux balles des Suisses, que ne puis-je pénétrer jusqu'à vous, embrasser votre nom et votre mémoire! Victimes glorieuses et obscures, la renommée n'a point recueilli vos moindres paroles et vos moindres gestes; elle n'a point fouillé votre vie, depuis la naissance jusqu'au tombeau; elle ne sait point vos noms. Vous êtes tombés, chacun à votre place, avec le droit pour soutien, avec l'égalité pour espoir, sans un pleur ou un souvenir, et votre cadavre est devenu le piédestal des intrigants.

Puisqu'il n'est pas permis d'arriver jusqu'à vous, héros enfouis, j'irai jusqu'à la dernière couche, et du moins je vous glorifierai dans vos chefs, ces bouches qui ne craignaient pas de hurler avec l'émeute, ces mains qui saisissaient la pique et tordaient la corde du tocsin.

Ils ne sont point dans la salle du Manége ou sous les lambris des palais, les futurs vainqueurs de la Bastille, hommes de juin et d'août, tronçons de la grande Commune: l'athlétique Saint-Hurugue, l'huissier Maillard, qui va sommer le roi jusque dans son Versailles; le brasseur Santerre, à la voix de stentor; Marat, l'homme de la fureur et de la justice; le beau Polonais Lazouski, commandant les canonniers de Saint-Marcel; le mystérieux Gusman, les jeunes Varlet et Rossignol, les Hébert, les Momoro et les Chaumette, apôtres prédestinés de la Raison.

Ce qui distingue ces âpres lutteurs de la cohorte des illustres, c'est qu'altérés de justice et de réparation, ils mettent sans hésiter la main à la besogne.

Les dieux de l'olympe politique restent cachés dans leur nuage. Ces enfants perdus de l'idée, cerveaux brûlés de la fièvre patriotique, poussent les événements et forcent la main à la Fortune.

Ils sont au Palais-Royal, lorsque le Camille Desmoulins de 89 pousse son brûlant appel aux armes. Le 17 juillet, tandis que Danton et Legendre déjeunent à Fontenay, ces obscurs, ces fous vont au Champ-de-Mars signer la pétition de déchéance, que signera tout à l'heure le sang du peuple. Echappés aux balles bourgeoises, ils élèvent à leur tour le drapeau rouge, « loi martiale du peuple « proclamée contre la rébellion du pouvoir exécutif. » A leur voix, les sections vont bientôt prouver au roi inviolable la vanité de son *veto*, et les ménagères parisiennes coifferont le petit-fils de saint Louis du rouge bonnet de liberté.

Avertissement inutile! chimère de conciliation! Brunswick se déclare le vengeur des souverains outragés dans Louis XVI, le royalisme trahit et menace, les ulémas de Vendée prêchent la guerre sainte, Roland veut fuir jusque derrière la Loire, et l'Assemblée, aplatie par la peur, subit les impertinences de La Fayette. C'est au peuple encore à se sauver lui-même. Il parle en ces jours de péril par l'organe du fougueux Danton. Au son du tocsin des Cordeliers, qui jette sur Paris son glas vengeur, chaque section envoie à l'hôtel de ville trois commissaires insurrectionnels avec des pouvoirs illimités. La faible commune de Pétion s'évanouit comme un songe. Une forêt de haches, de sabres et de fusils, un flot de colère et de justice roule vers les Tuileries, en broie les défenseurs, et jette aux pieds de l'Assemblée législative la royauté pantelante.

Paris, ce grand corps, trouve sa tête puissante dans la Commune du 10 août et de 93, la Commune d'Hébert, de Marat et de Chaumette. En ces jours seuls, courte échappée, le peuple, la plèbe, la populace (choisissez), roi toujours en esclavage ou en tutelle, régna par lui-même, et, dégoûté des empiriques, fit son vigoureux coup d'essai. Le gouvernement de ces rudes esprits, c'était la lutte sans trêve, la lutte jusqu'à ce qu'il ne restât plus debout un abus ni une erreur. Les hommes vaincus, ils s'attaquèrent aux idées. La royauté, les Girondins détruits, ils voulurent abattre la tyrannie spirituelle, l'hypocrite oppression des âmes.

Rien dans l'antiquité ni dans l'ère moderne, dans l'Agora ni dans le Forum, qui puisse donner une idée des séances de la grande Commune, cette gloire éternelle de la plèbe.

Les magistrats de Paris siégent dans la salle Saint-Jean, réservée à tant de tempêtes. Le bonnet rouge, le bonnet du paysan, du forçat et de la liberté, est sur leurs têtes; la carmagnole, la souquenille du manœuvre, est leur vêtement; ils portent des sabots, car l'armée manque de chaussures. Plus loin s'étendent les tribunes remplies d'ouvriers de la Grève, de délégués clubistes ou sectionnaires, de femmes et d'enfants avec la cocarde tricolore, foule affamée et défiante, qui garde de ses mille bras et observe de tous ses yeux les chefs de son choix.

Le procureur de la Commune se lève, et de cette douce et ferme parole que le peuple aimait tant à entendre:

« Citoyens, dit-il, vous avez proscrit les filles publiques, et vous avez bien fait (1). « Maintenant, elles se sont rendues à la dévotion, et le fanatisme est substitué à la « débauche. Elles vont dans les temples, elles font des rassemblements avec les « prêtres... Les prêtres sont capables de tout; si vous n'y prenez garde, ils feront « des miracles. Ils empoisonneront les patriotes; ils mettront le feu à la maison « commune, ils renouvelleront leurs mines, et lorsqu'ils verront brûler leurs vic- « times : « La justice du ciel, prêcheront-ils, les punit! » Je requiers le conseil « de déclarer le peuple de Paris mûr pour la raison, attendu qu'il a déclaré ne « reconnaître d'autre culte que celui de la vertu et de la patrie. »

Le conseil arrête que les églises de tous les cultes et de toutes les religions seront fermées sur-le-champ.

« Nous ne pouvons laisser tromper le peuple, crie une voix stridente, celle du « substitut Hébert ; il faut que la Commune défende la vente des reliques et de la « poudre d'orviétan ; il faut que les établissements religieux et les couvents soient « changés en hôpitaux et en établissements utiles. Les clochers sont contraires à « l'égalité, et je réclame leur démolition..... D'autres empoisonneurs falsifient « les boissons, je requiers contre ces hommes des peines sévères. Parmi les ma- « lades de l'Hôtel-Dieu, les deux tiers sont victimes de ces opérations homicides. »

La section du Muséum vient réclamer une commission qui remplace les livres superstitieux des écoles par des livres de morale et de raison. Appuyé! Chaumette s'élève contre la peine du fouet employée dans les écoles, et en fait décréter l'abolition.

La question des hôpitaux préoccupe particulièrement l'Assemblée. Elle chasse les religieuses, et ordonne une enquête sur l'humeur et le caractère des personnes vouées au soin des malades. Les affreuses loges de la Salpétrière seront détruites, les logements de Bicêtre améliorés.

Le Conservatoire de musique se fonde sous la direction de Gossec, afin de composer les airs et les hymnes nationaux; les musées sont ouverts au public; la réparation des tableaux et des objets d'art ne peut avoir lieu que par la voie du concours.

L'égalité des sépultures est proclamée, et le pauvre comme le riche doivent être enterrés avec un cortége décent, dans le drapeau tricolore de la section. Les cimetières, ces hideux charniers, deviendront des parterres où « l'on pourra res- « pirer l'âme de son père dans une fleur », où, au milieu des arbres et de la verdure, s'élève la statue du Sommeil. On y lit : *L'immortalité véritable est le souvenir des nobles actions.*

Ces grandes mesures sont prises en face de l'ennemi victorieux, des départements soulevés, de la mort suspendue sur les têtes.

Voici maintenant une cérémonie formidable, l'épuration. Tout membre du conseil, depuis le maire jusqu'au dernier des membres, descend à la barre en présence du peuple, et demande s'il a démérité. L'accusateur peut parler sans crainte : une enquête immédiate démasque le coupable et réhabilite l'innocent.

Quel homme politique de notre temps oserait affronter cette haute et redoutable épreuve? Ceux-là avaient la conscience nette : ils préféraient la brutale reconnaissance du prolétaire à l'estime perfide des aristocraties.

Martyrs dont on n'a guère remué la poussière! Par eux, l'esprit humain, l'esprit de la Grèce et de Rome, évoqué un instant par la Renaissance, faillit triompher à

(1) Les filles publiques, ces utiles fonctionnaires de la Régence et du règne de Louis XV, étaient toutes royalistes. Leur alcôve était l'asile habituel des agents de Coblentz et des poétiques chevaliers du poignard. Chaumette, afin d'ôter tout prétexte à ces désordres, avait ouvert d'immenses ateliers pour femmes.

jamais; ils virent dans la Révolution le débat fatal de la justice et de la société, et ils se jetèrent sans hésiter dans la lutte. A leur voix, bastilles, monastères et parlements s'écroulèrent, et dans Notre-Dame régénérée, sur l'autel des sacrifices, l'hérétique du moyen âge, l'amie de Voltaire et de Diderot, la Raison a trôné!

Salut, Hébert et Pache, purs et nobles citoyens; Chaumette, que le peuple aimait à l'égal d'un père; Momoro, plume ardente, généreux esprit; Ronsin, général intrépide; et toi, douce et mélancolique figure par qui le panthéisme allemand donna la main au naturalisme français, Clootz Anacharsis!

L'orgueil et l'ambition, cachés sous d'hypocrites formules, ont sacrifié ces hommes, et la Révolution a péri avec eux.

Toujours se dresse avec outrecuidance le parti des impuissants, des purs et des vides; toujours la négation, sous le masque menteur de puritanisme et de vertu, oppose à la vie et à l'action l'argument du bâillon et du poignard. Toujours les victimes sont souillées par les bourreaux. Mourir est doux pour l'homme dont la vie tout entière a été un combat: c'est le repos. Mais mourir dans son honneur, savoir que d'impitoyables adversaires souffletteront la tête coupée, frapperont la poitrine morte, interpelleront la bouche qui ne peut répondre et l'appelleront lâche!

Savoir qu'ils s'allieront contre vous, même avec leurs propres ennemis, parce que vous n'eûtes pas leur projet égoïste et leur arrière-pénsée déloyale, parce que la justice et non l'intrigue fut votre but; savoir que leur audace trouvera créance et que les plus nobles cœurs prononceront avec défiance des noms qu'ils eussent acclamés avec amour, ah! c'est mourir deux fois. Hébert déchire ses vêtements, et le mouchard de Robespierre peut écrire à son maître: « Hébert a paru faible, embarrassé; la dernière nuit, dans sa prison, il a eu des accès de désespoir (1). »

Il triomphait à son aise, le continuateur de saint Dominique et de Loyola, drapé dans son gilet brossé, divinisé dans l'Être suprême, frappant à droite et à gauche. Hébert mourait par Camille Desmoulins, Chaumette entraînait Danton. Nobles et prêtres respiraient abrités derrière le grand pontife. Châtré par la vertu de l'incorruptible, catéchisé par la morale de Saint-Just, voué pour tout avenir aux joies de l'ascétisme, le génie de la Révolution râlait, et Catherine Théot, devançant Buchez, annonçait au monde le nouveau Messie.

Il meurt crucifié le 9 thermidor et ressuscite après 1830. Il vit dans le cœur de l'ambitieux vulgaire, de l'homme qui veut dominer à tout prix, du dandy qui roule entre deux maîtresses et trois chevaux de course sa morale puritaine; il vit dans l'âme haineuse et jalouse, l'esprit bas et méchant. Son ombre, qui ne peut plus tuer, insulte et souille. Basile à longue barbe et à chapeau pointu sort du club ou de l'estaminet et adresse à son compère clérical le sourire de l'augure.

Robespierre vit honoré au milieu des nuages du plus dévot encens, tandis que ses victimes traînent aux gémonies; son froid regard glace le cœur et le cerveau de la France, tandis que les représentants de la Vie et du Progrès, les amants de la Nature, dont la généreuse utopie ne demandait qu'à devenir réalité, barbouillés de lie et de sang, plient sous l'injure de tous les ennemis coalisés de l'humanité et sont en horreur à tout ce qui connaît leur nom.

Et pourtant, est-il rien de plus faux que les accusations de Camille, cet ingénieux gamin qui, selon l'expression du cousin Jacques, en calomniant ne croyait que médire? Toutes les allégations du procès, — calomnies; la trahison de Ronsin, — mensonge; l'aspect vicieux et cynique infligé à ce groupe lumineux de poëtes, d'étudiants, d'artistes et d'hommes du peuple, — dérision.

L'avénement des Hébertistes fut l'avénement de la science et de la raison sous

(1) Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution*, vol. XXXII, p. 54, rapport de l'espion Laboureau.

la forme la plus énergique, la plus populaire, mais aussi sous la forme qui pouvait seule en assurer le triomphe définitif. La science que les Girondins, les doctrinaires d'alors, avaient voulu cloîtrer dans une oligarchie lettrée, fut tirée du boudoir et jetée sur la place publique. Les Hébertistes s'adressèrent au peuple et lui dirent : « La science est ta conquête, la science appartient à tous, viens et prends ! »

La lutte acharnée qu'ils engagèrent contre la métaphysique autoritaire, cette pierre angulaire de toute oppression, montre que seuls ils eurent conscience de la Révolution, que seuls ils en comprirent le sens, la marche et le but. L'humanité future leur apparut dans une vision sublime ; et, las des promesses vaines, ils réclamèrent le règne immédiat de l'homme sur la terre.

Ils ont attendu jusqu'à présent la justice. Attendront-ils longtemps encore?

« J'en appelle à la postérité ! » s'écria Clootz sur l'échafaud. La postérité n'a encore répondu que par l'outrage : « Gloire aux bourreaux, haine aux victimes ! » chantent poëtes et historiens. Les tueurs lavent le pavé, jettent les morts dans des trous, s'essuient les mains et disent à la foule assemblée : « Quel crime nous reproche-t-on ? Notre main est blanche. »

Accumulez, puisque tel est l'usage, sur ces boucs émissaires de la Révolution l'horreur de tous les forfaits ; répétez les bourdes de Desmoulins et les abominations des légendes et pamphlets catholiques ; mais au moins ne jetez pas à ces morts la dernière injure, la seule peut-être qui puisse les faire bondir dans leur tombeau ; ne reprochez pas la haine de la science à ceux qui, pendant leur courte existence, ont combattu pour elle les idées supranaturalistes, à ceux qui l'ont aimée au point de l'honorer sous les traits d'une déesse. J'entends gronder Hébert :

« La grande colère du père Duchesne de voir que l'instruction publique ne va « que d'une aile, et qu'il existe des accapareurs d'esprit qui ne veulent pas que le « peuple soit instruit, afin que les gueux continuent de porter la besace. Ses bons « avis à toutes les sociétés populaires pour qu'elles donnent le grand coup de « collier à l'instruction des sans-culottes, afin d'écraser, une bonne fois, le fana- « tisme et la tyrannie. »

« Le plus grand malheur de l'homme, dit Hébert, c'est l'ignorance : elle est la « cause de presque toutes les sottises et de tous les crimes qui se commettent sur « la terre. C'est elle qui a engendré tous les maux qui nous affligent ! Le despo- « tisme est son ouvrage, le fanatisme son chef-d'œuvre. »

« Les tyrans, dit encore le père Duchesne, qui savent bien que leur pouvoir est « fondé sur l'ignorance, ont grand soin de l'entretenir ; car il ne faut qu'un souffle « de la raison pour renverser tous leurs châteaux de cartes. Ils protégent la su- « perstition, parce que la superstition abrutit l'homme et lui ôte son courage et « son énergie... ; car, tandis qu'il a la tête pleine de sorciers, de revenants et de « tous les contes du diable et de l'enfer, il ne songe pas au véritable enfer, à « l'enfer de l'esclavage. Aussi, le plus grand crime aux yeux des despotes, c'est « de parler raison et de prêcher la vérité.

« J'ai vécu dans ce temps de malheur où il n'était permis aux sans-culottes « que de lire l'*Almanach de Liége* et *le Messager boiteux*. Malheur au pauvre bar- « bouilleur qui osait, dans son grenier, griffonner un livre pour éclairer le peuple ! « Je me souviens d'avoir vu brûler au pied de l'arbre de la basoche tous les écrits « des braves qui nous ont appris à devenir libres. Je me souviens de tous les man- « dements d'évêques et d'archevêques contre le bonhomme Jean-Jacques Rousseau, « de tous les arrêts du Parlement, de toutes les lettres de cachet qui pleuvaient « comme grêle sur la tête de cet ami de l'humanité. Comme Marat, il était obligé « de se cacher de cave en cave pour n'être pas grillé tout vivant en place de Grève. « Le paillard, le crapuleux Louis XV n'aurait jamais pardonné à Voltaire d'avoir

« fait *Brutus* et turlupiné toute sa vie les calotins, si ce même Voltaire, pour se ti-
« rer de presse et pour éviter la brûlure, ne s'était avili en flagornant les rois et en
« faisant des couplets muscadins en l'honneur de toutes les maîtresses royales et de
« tous les proxénètes du roi très-chrétien.

« Il est donc clair, comme deux et deux font quatre, que le grand secret de la
« tyrannie pour écraser les hommes, c'est de les tenir dans l'ignorance. Il faut que
« tous les b..... qui ont du sang dans les veines et qui savent aussi que la raison
« est la botte secrète pour tuer la tyrannie, ne cessent de prêcher la raison ; il faut
« donc, si l'on veut sincèrement établir la vérité, combattre, étouffer les préjugés ;
« il faut instruire tous les hommes : car si nous continuons de laisser tous les œufs
« dans le même panier, c'est-à-dire si les sans-culottes ne peuvent se procurer
« autant d'instruction que les riches, bientôt ils redeviendront esclaves ; il y aura
« un accaparement de science, et les gueux porteront toujours la besace.

« Ah ! si l'Assemblée constituante avait joué beau jeu bel argent, si elle avait été
« de bonne foi comme la Convention, les écoles primaires seraient établies depuis
« quatre ans, et il n'y aurait pas un seul sans-culotte dans toute l'étendue de la
« République qui ne sût lire et écrire ; nous ne serions pas à la merci des gens de
« loi et des calotins qui occupent toutes les places, et qui feront la pluie et le beau
« temps jusqu'à ce que les sans-culottes soient instruits. Pour réparer le temps
« perdu et pour écraser une bonne fois toutes les vermines de l'ancien régime, je
« voudrais que tous les amis de la liberté se réunissent pour donner un grand
« coup de collier à l'instruction publique. »

Suit un plan d'instruction publique dessiné de main de maître. Hébert termine ainsi en s'adressant aux sociétés populaires : « C'est vous qui avez fondé la li-
« berté ; mais ce n'est pas assez, vous devez nous apprendre à la conserver : dé-
« livrez-nous donc du mensonge et de l'ignorance, et vous donnerez le coup de
« grâce à toute espèce de tyrannie. Attendons peu, dit-il encore, des hommes qui
« ont sucé le lait du despotisme et croupi dans l'esclavage.... Jamais on n'aura
« de bons généraux, de bons magistrats, qu'une bonne éducation n'ait réformé les
« hommes. Empressons-nous donc d'élever nos enfants dans les principes répu-
« blicains. Que leurs mères soient leurs nourrices, la nature l'ordonne. Que les
« premiers mots qu'elles leur feront balbutier soient ceux de liberté et d'égalité ;
« que leurs grand'mères, au lieu de leur apprendre des contes de fées et de reve-
« nants, leur racontent, dès le berceau, tous les crimes des rois..... Surtout que
« les prêtres n'approchent jamais de l'enfant, car ils corrompraient bientôt sa jeu-
« nesse, ils lui apprendraient à être fourbe, orgueilleux, intrigant.....

« En formant le cœur et l'esprit de nos enfants, habituons-les au travail ; qu'ils
« apprennent à supporter la fatigue, à endurer le froid et le chaud. Que leurs bras
« s'exercent au maniement des armes pour défendre leur patrie et purger la terre
« de tous les rois et de tous les monstres qui ne veulent pas le bonheur de l'huma-
« nité. Quels hommes nous aurons dans vingt ans ! C'est alors que la République
« s'établira sur des bases inébranlables. Si elle rencontre tant d'obstacles, c'est
« que les hommes ne sont pas mûrs.

« Courage donc, braves Montagnards ! continuez de mériter les bénédictions du
« peuple en rendant de bons décrets. Tandis que d'une main vous tenez la foudre
« pour écraser les despotes et leurs vils esclaves, tendez l'autre aux malheureux,
« assurez du travail à tous les citoyens, accordez des secours aux vieillards et aux
« infirmes, et, pour couronner votre ouvrage, organisez promptement l'instruc-
« tion publique, ce sera là votre chef-d'œuvre ; car, sans instruction, pas de
« liberté. »

Après de telles affirmations, reproduites sans cesse dans le *Père Duchesne*, peut-on, de bonne foi et au mépris de l'histoire, attribuer à Hébert ou à ses partisans

la fameuse parole du tribunal révolutionnaire : « La République n'a pas besoin de savants ni de chimistes » ?

Les historiens, à propos de cette parole impie, hésitent entre trois hommes qui ne sont point les adeptes, mais les ennemis et les immolateurs du parti hébertiste : Fouquier-Tinville, l'instrument du Comité de salut public, et Dumas ou Coffinhal, créatures et âmes damnées de Robespierre.

Plus d'ignorants ni d'ilotes, disaient les Hébertistes; plus d'oligarchie lettrée, d'accaparement scolastique ; plus de ces hommes à courte vue, pour lesquels la science est un moyen et non un but ; de ces sceptiques blasés, toujours prêts à enseigner au peuple ses devoirs en lui taisant ses droits et à écrire des harangues contre les vaincus ! Assez de cette horde chamarrée, pire que les Vandales, qui mutile la raison pour l'asservir à ses ennemis et la faire mentir à elle-même, qui empoisonne sous prétexte d'instruire.

Mais le citoyen qui voit dans la science le but de l'humanité, l'instrument du triomphe et de l'émancipation, le levier du monde et la compagne de la liberté; l'homme qui poursuit le préjugé, l'épée haute, sans trêve ni merci, et qui, en face des iniquités sociales, exposant le résultat de ses veilles, dit au peuple : « Voilà la vérité ! » celui-là eût été à sa place au milieu de la Commune, entre Chaumette et Clootz. Il eût été sûrement repoussé par les mystiques de la rue Saint-Honoré, les fanatiques quintessenciés, abstracteurs de vertu platonique, pour lesquels la sécheresse d'aspect et de cœur, l'ascétisme inintelligent et mesquin, ont toujours tenu lieu de qualités et de savoir.

Ce qu'on veut flétrir du nom d'hébertisme est la face la plus brillante de la Révolution. Obscurcie aujourd'hui par les insulteurs jurés, elle est destinée à resplendir toujours davantage. Certains docteurs espèrent que nous en sommes à jamais débarrassés. Les idées ne meurent pas, lorsqu'elles sont la vie même de l'humanité !

DEUXIÈME PARTIE.

Si ma protestation contre une de ces calomnies qui sont familières à l'histoire avait eu besoin de preuves à l'appui, un adversaire s'est rencontré qui se charge de les fournir. Une accusation mortelle, l'accusation d'avoir déclaré la guerre à la science, venait de tomber encore sur des hommes que toutes les voix, toutes les plumes s'acharnent à déchirer depuis trois quarts de siècle. Je me suis récrié. En mon âme et conscience, je crois que les Hébertistes, loin d'être les ennemis, se sont montrés, au contraire, les champions les plus décidés de la pensée rationnelle. Je l'ai dit, et sans vouloir faire entre leurs mains un monopole de certaines idées qui appartiennent à tous, j'affirme que ces idées sont leur *Credo*, leur raison d'être, et deviendront leur glorification devant l'avenir.

Or, voici que, pour rendre ma tâche plus facile, on évoque des fantômes contre lesquels je m'escrimais dans le vide. Merci.

Permis au pair de France Daunou d'insulter des révolutionnaires et des martyrs : c'est dans son rôle.

Permis à M. Corbon, vice-président de la Constituante de 1848, de vanter les délicatesses de la fibre populaire, de chanter les louanges du grand style et de tracer une sorte d'art poétique à l'usage des Jérôme Paturot de l'avenir : il a fait pour cela d'assez fructueuses études sur la matière, en compagnie des Jérôme Paturot du passé.

Permis encore à des âmes simples de s'apitoyer par contagion sur de royales infortunes. Voudraient-elles me dire, cependant, ce que l'*Autrichienne* a coûté de sang à la France ? La jeunesse aurait-elle donc la chlorose à ce point de ne témoigner d'intérêt qu'au bourreau qui se blesse avec sa hache, à la reine qui se brise le front avec sa couronne ?

Il ne s'agit pas d'Hébert, il ne s'agit pas d'idoles : les nôtres sont la vérité et la justice, et nous sommes prêts à tout sacrifier pour elles ; il ne s'agit pas d'un homme, mais d'une idée. Ce qui est en question, c'est l'âme et la vie même de la Révolution, le souffle qui remuait les foules, le battement de cœur, terrible comme le tocsin, qui, sans relâche, précipitait des héros et des bataillons.

En vérité, le miracle de la multiplication des pains s'est reproduit pour la Révolution. Chacun s'en fabrique une à sa guise, et les bateleurs, à tous les coins du carrefour, affublant une ballerine d'oripeaux bariolés, crient à la foule ébahie : « Voilà la véritable, voilà la seule, voilà celle qu'il faut choisir ! »

La Révolution n'est pas cette tragédienne, élève de Talma, si savante à débiter des tirades classiques ; cette statue de marbre au profil grec sous un bonnet bien posé, à la blanche tunique vierge de souillures : tant d'art, tant de sérénité, demandent du loisir et des rentes. Celle qui surgit un jour sous le pied du peuple, comme le coursier de Neptune, c'est toujours la forte femme d'Auguste Barbier, la sauvage héroïne des barricades, fixée par Delacroix sur son admirable toile du Luxembourg ; c'est la fille fougueuse, debout en haillons sur les pierres de la Bastille, et dont le poing fermé menace le ciel et les palais, dont la colère se rue comme la tempête.

Certes, le visage est have quand on jeûne depuis des siècles, la voix est rauque quand elle s'indigne des souffrances de l'humanité. Le sein rugit, lorsqu'il est plein de la soif de la justice, et la main ni l'esprit ne reculent, lorsque devant eux, laissé aux hasards de l'indifférence et du crime, se joue le sort du monde et qu'un tour de roue de la Fortune peut avancer ou retarder indéfiniment la longue attente.

Dix-huit cents ans l'humanité a été souffletée par des nains, vilipendée par des sots, trompée par des fourbes ! Dix-huit cents ans de torture demandent vengeance ! En face de cette grande revendication, qui resterait froid ? Qui pourrait plonger dans ce gouffre d'où s'élèvent les gémissements des villes et les cris des peuples dévorés jusqu'aux entrailles, sans se sentir saisi d'un vertige de colère et de justice ?

Voilà pourquoi l'aspect de ces hommes est tourmenté ; voilà pourquoi leur front se contracte par la crainte ou l'espoir ; voilà pourquoi leurs gestes sont fébriles et convulsifs. Arrière, vous tous qui réservez votre pitié pour les coupe-jarrets tués la main dans le sang, les sbires pendus sur place, les grands coupables exécutés ! Vous ne pouvez comprendre les hommes de 93.

Leur haine contre les castes égoïstes n'est que pitié pour les maux populaires ; leur violence du moment veut en finir avec les abus, les préjugés, les misères, les oppressions. Leurs sillons sanglants sont la voie de l'égalité et du progrès. Exagérés pour nos faibles cerveaux, ils vivent dans le réel de la logique et de la passion. C'est que la guerre est déclarée entre l'avenir et le passé, la liberté et le despotisme, l'ère moderne et le moyen âge, la raison et la superstition. Il s'agit de vaincre ou de mourir..., et sans phrases.

L'idée que la plèbe porte dans ses entrailles comme un dépôt sacré, a enfin vu le jour. A peine éclose, elle est menacée, comme Hercule, de périr étouffée dans son berceau. De tous les points de l'horizon s'amoncellent les vents et les tempêtes. Les nations se coalisent, la trahison rampe, l'indifférence et le modérantisme entonnent leur hymne hypocrite. Sous le souffle de l'ouragan, l'idée vacille comme la lampe qui va s'éteindre. Alors, quelle sueur froide mouilla ces fronts d'airain! quelle angoisse brisa ces cœurs saisis de la grandeur de leur mission! Craignaient-ils pour leurs têtes? Ils ont prouvé le contraire. C'est pour nous, pour la cité future qu'ils tremblaient. Aussi ne faillirent-ils point; ils se dressèrent à la hauteur des événements, toujours plus grands, plus terribles, à mesure que l'horizon devenait plus noir, que la foudre grondait plus fort. Ils eurent foi, ils voulurent. Un sourire de la Raison, leur déesse, un signe de la Conscience, leur guide, suffisaient à relever leurs courages, et, jetant la mort en défi entre eux et leurs adversaires, ils lancèrent jusque dans les âges ce cri sublime : « Périsse notre mémoire, et que l'esprit humain soit sauvé! » Certes, ce ne sont pas des habiles.

Il n'en manquait pas alors, de ces faux frères, plus redoutables à la nation que la Vendée et l'Autriche; de ces habiles qui avaient voulu une république pour en être les oligarques, et qui se croyaient généreux en octroyant au peuple le rôle d'escabeau. Nous les avons vus à l'œuvre, ces excellents modérés, tendres hypocrites, tartufes de libéralisme et de mansuétude. L'histoire en déroule la liste avec complaisance. Elle les porte dans son cœur, ces apôtres immaculés de la dignité et du repos, ces Lhôpital qui voilent leur barbe blanche au récit des Saint-Barthélemy, ces Lamoignon et ces d'Aguesseau qui signent en gémissant les ordonnances les plus iniques; ce cycle de braves et honnêtes citoyens qui prenaient leur glace pendant l'assaut de la Bastille, et qui un beau matin, au Champ-de-Mars, essayèrent de leurs feux de peloton sur la foule, à l'ordre de ce bon M. Bailly, l'astronome, et de ce précieux marquis de La Fayette, héros posthume de 1830.

Ces martyrs du pot-au-feu, vrais rats de La Fontaine, avaient recouvré la voix. Muets spectateurs des crimes de la royauté, censeurs très-silencieux de ses orgies, ils accusaient hautement de despotisme la République mise au ban des nations. Après les mécomptes de La Fayette et de Dumouriez, trop tôt démasqués, ils avaient toujours sous la main quelque traître qui devait sauver la France de la tyrannie et leurs revenus de l'emprunt forcé. Lorsque leurs amis les Girondins sont arrachés du sein de la Convention, ces bons apôtres ne prennent même plus la peine de cacher leurs projets : ils s'allient franchement aux royalistes, allument la guerre civile et livrent Toulon aux Anglais.

C'est contre cette tourbe funeste que fut rendue la loi dite *des suspects*, commentée par Chaumette; et cette loi du 17 novembre, loin d'être un aliment pour l'insurrection (consultez les dates), contribua puissamment à la réprimer. Ce mouvement des provinces, mouvement de l'égoïsme et de la peur, fatalement réservé à toute révolution sérieuse, ne se soutint jamais que devant les demi-mesures; partout où parurent des hommes énergiques, des mesures révolutionnaires, il disparut anéanti. La Commune fut héroïque au milieu de ce déchaînement des intérêts. Sans se détourner un seul moment de son œuvre de réforme sociale, elle fit face de tous côtés à l'orage. Comme Rome autrefois, elle leva et équipa des armées qu'on dirigeait immédiatement sur les points menacés. Elle avait décrété qu'il appartenait une fois encore à Paris de sauver la France. Elle a exécuté son décret.

Que ces généraux improvisés n'aient pas toujours été à la hauteur de leur mission, et qu'ils aient montré souvent plus de patriotisme et de courage que de talents militaires, soit. On leur reprochera des fautes, peut-être; des trahisons et des lâchetés, jamais. L'intrépidité de Ronsin était proverbiale. Sur Rossignol, l'un des

vainqueurs de la Bastille, qu'on veuille bien consulter les mémoires de Kléber, juge compétent je suppose, et peu suspect de flatterie envers des collègues auxquels il impute ses défaites.

Harmonieux roucouleurs de phrases, qui jetez sur le peuple votre poudre dorée et vantez ses instincts aristocratiques, afin d'étrangler sa virilité; don Juans et Lovelaces des pauvres multitudes, si prodigues de déclarations à la guenille victorieuse, votre filet de contralto est bien grêle devant les rugissements de Marat et d'Hébert!

Je sais bien que chez Hébert la voix est enrouée, la forme parfois basse et grossière, le fond épicé de jurons qui emportent la bouche. Que voulez-vous? Il avait vendu des contremarques sur le boulevard. Ses productions rugueuses ne valent pas les charmantes tirades de littérature inutile que nous connaissons; mais en revanche, quelle franchise! quelle verve! quel amour profond de la justice et de l'égalité!

Hébert d'ailleurs ne sacrait pas toujours. A la barre de la Convention, à la Commune, quand il parle comme magistrat, son langage est parfait de distinction. Otez même les grains de poivre incrustés à dessein dans les pages du *Père Duchesne* pour flatter le palais du lecteur, il restera un style correct et facile, à la hauteur au moins de celui de ses confrères. Aujourd'hui, ce gros sel n'allécherait plus le peuple; son goût a été perverti par la Révolution. Mais alors il était ce que l'avait fait de longue main une éducation catholique et royale, c'est-à-dire il était passablement brute.

Je comprends qu'à ces cris, à ces gestes désordonnés des tribuns de la rue, on préfère la fine prose de Desmoulins, corrigée dans les premiers numéros par son ami l'*incorruptible*. C'est clair, net, joli, coquet, spirituel, digne des salons les plus littéraires du dix-huitième siècle, en un mot, réussi. Cette plume élégante et distinguée étincelle d'ironie, de malice et d'humeur à faire bondir Hébert éperdu sous ces piqûres d'insecte.

Mais sous les fleurs le serpent se cache. Sous les concetti du gracieux républicain, *réclamant pour la raison malade le lit de songes de la superstition*, on sent toujours gronder l'ex-procureur-général de la lanterne. Aujourd'hui il requiert contre les ultra révolutionnaires, pour les royalistes. D'une voix doucereuse, il demande la tête du philosophe Anacharsis et du philosophe Anaxagoras, du traître Hébert et du traître Vincent, un tas de stipendiés de Pitt et Cobourg.

« O Pitt! » débute un numéro du pamphlétaire, « ô Pitt, je rends hommage à « ton génie!... » Le génie de Pitt consiste à fournir le père Duchesne de guinées anglaises. L'aimable Camille ne se bornait pas à dénoncer. Il avait la malheureuse habitude de traiter ses contradicteurs de filous. Il a reproché tour à tour à Brissot et à Hébert le vol d'un mouchoir. Serait-ce le même, par hasard?

Pas plus de bon sens ni de bonne foi dans l'anecdote des 600,000 numéros vendus au ministre Bouchotte avec des bénéfices concussionnaires. Le *Vieux Cordelier*, devenu le drapeau de la réaction, savait électriser son public. Hébert, bâtard! — Hébert, marchand de contremarques! — Hébert, voleur! voleur surtout! Cette polémique sonnait délicieusement aux oreilles des aristocrates. « Mais », dit-on avec Desmoulins, « Hébert n'a pas répondu à l'accusation. » Avant d'en croire sur parole ce mensonge de son adversaire, qu'on ouvre les numéros 330 et 332 du *Père Duchesne*, on y lira une réponse catégorique, et, en outre, il n'a pas été seul à répondre.

MM. Buchez et Roux, en bons catholiques tout hérissés d'hébertophobie, avaient ramassé avec bonheur pour leur compilation parlementaire la calomnie du *Vieux Cordelier*. Bouchotte, encore vivant à cette époque, s'empressa de la repousser par un démenti énergique et remit Camille à sa place. C'était une polis-

sonnerie, qui fut prise au sérieux plus tard et avidement accueillie par la prévention ou la crédulité.

Le plaisant de l'affaire, c'est que Desmoulins vendait ses feuilles vingt sous aux aristocrates, en accusant Hébert d'escroquerie parce qu'il vendait les siennes dix centimes aux soldats.

Le parti révolutionnaire, après enquête, fit justice. Desmoulins fut chassé des Cordeliers comme calomniateur, et rayé même des Jacobins. Mais les deux Robespierre, qui ne pouvaient permettre une telle victoire des Hébertistes, obtinrent la réintégration du pamphlétaire aux Jacobins, en fermant la bouche à son accusateur, sous le prétexte hypocrite que les querelles de personnalités devaient céder le pas aux intérêts généraux.

Je dois rappeler, puisqu'on l'a oublié, un des grands crimes d'Hébert, celui d'avoir épousé une ex-religieuse. Les gens qui ont donné le mot d'ordre à l'histoire auraient pu passer bien des choses au père Duchesne; lui pardonner sa religieuse, jamais! Camille accablait cette pauvre femme de ses sarcasmes. Mais devant quelle énormité aurait reculé la haine de Camille? Le jour de l'exécution des Hébertistes, jour appelé longtemps de ses vœux, il arpentait Paris à la poursuite des charrettes, pour s'assurer que sa proie ne lui échapperait pas. Ceci n'est pas de mon cru. C'est Desmoulins lui-même qui raconte dramatiquement ses courses effarées, du tribunal à la rue Saint-Honoré et à la place Louis XV; ses craintes d'un mouvement de la *canaille* pour délivrer les condamnés, son triomphe quand tout est enfin consommé. Rien de lugubre comme ses transports de joie à la vue de la tête de son ennemi qui tombe.... Huit jours plus tard, la sienne allait la rejoindre dans le même panier. Robespierre, l'homme d'État, leur avait coupé le sifflet à tous deux pour les mettre d'accord. Moyen sûr de conciliation et d'apaisement!

Je me suis demandé plus d'une fois pourquoi ce déchaînement universel contre Hébert. Nos coureurs de coulisses ont-ils pris en grippe le vendeur de contremarques devenu l'un des premiers magistrats de la ville de Paris? Nos patriotes, qui ont besoin d'un valet de pied pour mettre leurs bottes, éprouveraient-ils quelque dégoût à la pensée de ce laquais, réformateur des cultes et des dogmes?

Pourquoi Marat lui-même est-il plus épargné? C'est que Marat n'est qu'un cri de guerre, tandis que l'hébertisme est un système. Le grand courant qui se forme au comité insurrectionnel des Quinze-Vingts et de l'Évêché nous donne la philosophie de la Révolution tout entière. Il faut en finir avec un ostracisme hautain. Quand même Hébert serait un misérable, ce qui est faux, l'idée que son nom représente n'en aurait point à souffrir. Qu'importe au drapeau la main qui agite ses plis? Qu'importe à la flamme les aliments impurs qu'elle dévore? Le but fut la justice, le but fut la science, le but fut l'humanité.

Ce fut un rude jouteur, cet Hébert; sa vie une longue lutte, d'abord contre la misère, puis contre les superstitions, le pouvoir, contre la calomnie surtout, cet écueil des forts, où lui aussi fut brisé. Tous les obstacles qui enrayaient la Révolution: le roi, la reine, les Girondins, Robespierre, la Convention elle-même, découronnée de sa première énergie, il les attaqua sans relâche, sans ménagement. Apre aux puissants et aux habiles, il se sentait des tendresses infinies pour ses frères de la blouse.

Lorsque les mieux trempés des révolutionnaires, succombant de lassitude, disaient: « Assez! » lorsque l'ambition voulait planter sa tente et que le créateur du tribunal révolutionnaire, Danton lui-même, le Danton de l'audace, donnait sa démission, gagnant à sa mémoire, par cette volte-face, l'indulgence de l'école libérale, seul Hébert criait aux ilotes ses compagnons: « Marchons toujours, nous ne sommes pas arrivés. Plus loin! encore plus loin! »

Il est tombé avant la fin de la journée, comme le moissonneur épuisé avant d'avoir accompli sa tâche; mais il n'a point trouvé le repos dans la mort. Son nom a été jeté à l'horreur et au mépris, on lui a cloué au front un écriteau infâme, et l'insulte croasse toujours sur son cadavre.

Voilà nos morts ! Que les rois pleurent sur les rois. Pour nous, fils de la roture, le sang d'un bouvier est plus précieux que celui d'un prince. Que nous importe cette famille du Temple, si étrangement exploitée de nos jours aux dépens des âmes sensibles? Des captifs plus intéressants pourrissaient dans les cachots de toutes les monarchies. Lorsque le pain manque à nos héroïques armées, lorsque les femmes se battent à la porte des boulangers, que la famine hurle dans Paris, Hébert, devenu membre de la Commune, a-t-il donc si grand tort de réduire la volaille et la pâtisserie dans les dépenses du Temple? Que M. Thiers s'en scandalise, à la bonne heure; ce sont là des larmes acquises par état : il est historien-ministre. Mais le peuple! doit-il pleurer ses ennemis ?

Ce pieux roi qui jure la constitution d'une main et qui la viole de l'autre, ce père du peuple qui dépêche Mallet-Dupan aux souverains pour hâter la marche des armées étrangères sur Paris, ce fils de saint Louis qui renie ensuite sa signature devant la Convention, a-t-il droit aux regrets éternels du pays sauvé par miracle de sa trahison? Et cette femme au regard aigu, à la lèvre impérieuse, au nez d'aigle, aux blonds cheveux flottant sur des épaules d'albâtre, cette figure chérie des poëtes et des peintres, n'est-ce point l'héroïne mystérieuse du collier, la maîtresse de royale maison qui, d'un geste si gracieux, offrait au serrurier Gamain le verre de vin empoisonné ?

Allons, Hébert! prends ton fouet sanglant, arme-toi de ton rugissement le plus sauvage. Vois-tu ces femmes nues se débattant au milieu des dragons-missionnaires de Louis XIV, ces vierges, ces enfants éperdues de douleur et de honte entre les bras des beaux officiers et des galants seigneurs? Entends-tu sur le vent des triomphales fanfares le sombre chant du viol? Connais-tu Fontenelle, ce baron breton qui, au retour de chasse, aimait à enfoncer ses pieds dans les entrailles des filles éventrées? Hébert! pense à ta mère, pense à tes sœurs, pense aux haillons des misérables. La mesure est comble, l'heure est venue; sois la vengeance, sois le châtiment!...

.... Soixante-dix ans ont passé sur ces tombes ; ne remuons pas des cendres éteintes. Faut-il le dire cependant? la satire de la vivante s'est bien étrangement transformée en apothéose de la morte. Le nom de Marie-Antoinette rappellera toujours le scandale de certaines amitiés qui font penser à Lesbos , et le catalogue de la bibliothèque de Trianon, ce terrible témoignage, a fait comprendre le témoignage d'Hébert. C'est plaider, je le sais, une cause perdue d'avance. Entre le vendeur de contremarques qui a sacrifié sa vie à une idée , et l'épouse sans amour, la reine sans pitié, mais fille de Marie-Thérèse et des césars , morte en combattant pour les millions de sa liste civile, un esprit délicat de notre bonne société pourrait-il hésiter un instant?

L'histoire a son Élysée avec son ciel d'azur, des jardins dessinés par Le Nôtre, des jets d'eau au doux murmure. On n'y entre qu'à condition d'avoir été bien sage, de s'être livré aux excès permis d'un honnête libéralisme, de n'avoir pas commis de gestes désordonnés, ni dérangé les plis de sa longue toge. On s'y endort, dit-on, quelquefois en écoutant de bonnes et correctes harangues; on y bâille comme à l'Académie. C'est le séjour du calme et de la sérénité, la retraite des hommes d'État rangés et le prix Montyon des serviteurs fidèles qui ont trente ans de vertu publique.

Plus bas, dans la boue, dans le sang et dans la honte, rugissent les damnés,

la figure contractée comme les Titans, la bouche tordue comme la colère antique, les bras convulsivement tendus...

Quelquefois l'un d'eux, par un violent effort, essaye de monter dans la barque qui passe. Ses pieds étreignent la proue, ses dents et ses doigts saisissent le bord avec la fureur de Cynégire. Mais l'historien libéral, Caron de ces lieux horribles, qui conduit vers les Champs-Élysées la cargaison fraîchement recueillie des réputations pures et morales, s'empresse, d'un coup de rame, de replonger l'audacieux au fond du Phlégéton.

Si, sous la conduite d'un autre Virgile, vous vous aventurez dans ces noires cavernes et sur les bords de ces fleuves à la bourbe fumante, le premier aspect vous saisit d'horreur et d'effroi. Mais, si vous surmontez ce mouvement, si vous restez immobile, bientôt sur ces traits foudroyés se lit l'expression d'une pitié et d'une douleur qui vous saisissent jusqu'aux entrailles. De ces regards aux éclairs sinistres s'échappe une lueur plus douce que la lampe de la pauvre veuve qui veille à côté de son enfant assoupi. Du milieu de ce tumulte infernal s'élève une plainte plus triste que le soupir du vieillard à cheveux blancs égorgé par des sbires, que le sanglot étouffé de l'enfant à la mamelle écrasé sous les roues des caissons, que le pleur éternel de la vierge tombée des mains des hulans... Écoutez... écoutez encore... c'est le murmure de l'idéal entrevu, le cri de la vérité cherchée, du progrès poursuivi, de l'humanité chérie jusqu'à la fureur. C'est le chant de l'avenir, l'hymne du chaos fécond d'où va sortir un monde.

Aussi, plus que les héros de musée taillés sur le patron officiel et vêtus à la grecque, plus que ces mannequins placés, pour nous mettre en fuite, dans le champ de l'idée, plus que ce ramas d'eunuques que l'on nous montre pour des hommes, je vous aime et je vous glorifie, ô GRANDS DAMNÉS DE L'HISTOIRE !

TROISIÈME PARTIE.

La métaphysique, ce musée Curtius des idées et des dogmes, fait grand bruit d'une image de cire à l'œil atone, aux traits immobiles, aux roides draperies, baptisée du nom de Liberté. On l'adore à condition qu'aucun battement ne soulèvera sa poitrine, qu'aucun souffle n'agitera ses lèvres, et que cette pâle et nuageuse vision ne descendra jamais dans la forte réalité. La pauvre déesse inspire tant d'effroi qu'on la divinise pour la reléguer au ciel.

Tant qu'elle consent à trôner au fond d'une niche, dans l'atmosphère embaumée des principes, l'encens fume, les hymnes montent dans une spirale sans fin. Mais la statue prend-elle vie, veut-elle parler, agir, descendre de son piédestal, alors l'excommunication commence, l'encensoir se change en massue et les thuriféraires en geôliers.

C'est ainsi que la grandeur et la dignité humaines sont sacrifiées sur l'autel des entités. On avait évoqué des oasis pleines d'ombrage et de repos; mais voici le désert et le simoun. La caravane s'arrête. Le port ne sera pas atteint, parce qu'il faudrait braver la tempête. Malheur au combattant dont l'habit est couvert de

poussière, l'épée rougie et le bouclier faussé! Gloire aux madones d'armoire, aux dieux de portique et aux grands hommes de galerie!... J'aime mieux Théroigne de Méricourt.

Qui nous délivrera de ces orgueilleuses abstractions, *Credo* de l'immobilisme? La Liberté est de chair et d'os. Elle vit et souffre depuis des siècles au milieu de nous. Si elle n'est pas tout à fait aussi pure que la Circassienne élevée pour le harem du pacha, ou que la fille bourgeoise enfermée à grands frais dans un couvent, à qui la faute? Elle sort à peine des cachots de l'Inquisition, la Liberté! Elle a été tenaillée, déchirée, violée par tous les tyrans et tous les fourbes. Des mains impures ont arraché sa tunique. Sextus s'est encore roulé sur le corps de Lucrèce; et, lorsque la malheureuse captive se débat entre les bras des satrapes et vous tend ses mains suppliantes, vous répondez pudiquement: « Croupis dans « la honte, prostituée; tu n'es pas notre idéal. »

La Révolution apportait à tous la paix, la fraternité, l'honneur; elle dit aux nobles et aux prêtres : « Quittez vos titres iniques pour le titre plus beau de « citoyen; restituez vos biens injustement détenus, afin qu'il n'y ait plus de « maîtres ni d'esclaves et que vous formiez tous un peuple de frères. » Ils ont répondu par le poignard.

Que de fois la Révolution n'a-t-elle pas ouvert ses bras à ces perfides? Que de fois n'a-t-elle pas pardonné? Ils se relevaient pour la frapper par derrière. Elle eut enfin pitié du peuple.

Où sont les coupables? Parmi les privilégiés, défenseurs jusqu'à la mort de droits acquis par la fraude, ou dans les rangs des déshérités, réclamant leur part au soleil? — Avec Tartufe écrivant : « La liberté de conscience est notre oppression, » ou avec les champions héroïques de la raison humaine?

Qui donc fut l'ennemi le plus acharné de la Révolution? qui voilait le Christ et les autels, faisait ordonner le carnage par la bouche de la Vierge, prêchait le meurtre au nom de Dieu et vouait à la mort une classe entière de citoyens?

Qui, le pied sur la gorge de l'humanité, lui posa cette sanglante alternative : « Meurs ou tue! »

La Révolution n'a fait que se défendre. Levant sur ses ennemis l'arme du *Père Duchesne :* « Prenez garde, dit-elle, je vais frapper. »

Ils n'eurent de repos qu'après l'avoir contrainte à se souiller de leur sang. Que ce sang retombe sur les provocateurs!

Eh! qui brandit les haches de septembre, sinon Brunswick et ses compagnons, utopistes d'un paysage de ruines sur les bords de la Seine? Qui jette Louis XVI sur la planche fatale? — les rois et les émigrés. Les apôtres du mercantilisme traînent les Girondins à la mort. Les noyades de Carrier sont l'œuvre des prêtres de Vendée; et c'est au pape et aux cardinaux qu'il faut demander compte du massacre de la Glacière.

Les femmes d'Avignon coupent avec des ciseaux les lèvres de Lescuyer, ces lèvres coupables d'avoir prononcé le mot de *liberté*.

Le curé constitutionnel de Machecoul est crucifié; puis, comme c'est un dimanche, la populace catholique s'amuse. Elle fouille les maisons, précédée d'un piqueur. A l'aspect d'un patriote, il sonne la vue; la victime abattue, c'est l'hallali. En l'assommant, on donne le signal de la curée, et les femmes accourent avec leurs ongles, les enfants achèvent à coups de pierre. Dans cette même ville, cinq cents républicains sont jetés au fond d'une fosse, et, lorsque les bleus arrivent, ils aperçoivent sortant de terre une main dont les doigts crispés serrent une touffe d'herbes. Partout où se produit le mouvement pudique et religieux, les soldats sont rôtis dans des fours, enfilés par une corde en chapelets vivants, poignardés sur l'autel après la messe, cloués aux portes des églises... « Assez! » criez-vous.

Oui! vos nerfs tressaillent, votre chair se révolte. Tant mieux si vous souffrez! les victimes aussi ont souffert.

De quelle colère ne devaient point bouillonner les cœurs patriotes à ces lugubres nouvelles? Quelle pitié méritaient de pareils monstres? Ils s'étaient mis hors l'humanité, et la foudre révolutionnaire tomba sur leurs têtes. Le Comité de salut public donne l'ordre de détruire les repaires des brigands; les généraux l'exécutent. Rien de moins semblable aux boucheries sacrées que ces rigueurs inévitables de la guerre civile; et il faut de la bonne volonté pour associer les granges vendéennes à l'Albigeoise Béziers (1). Bouchotte écrit à Santerre d'épargner les villes où les républicains sont en majorité; et des indemnités sont accordées à ces malheureux.

Qu'elle serait belle, si elle s'était laissé égorger, la République! Qu'elle serait belle, pâle dans l'ombre avec sa plaie au sein, sur les dalles de la Morgue! C'est dans cette attitude qu'on l'aime; mais elle vous a joué un mauvais tour, messieurs de l'oraison funèbre. Elle a broyé ses ennemis, et, bien que déchirée par vos mensonges, elle vit encore dans l'histoire.

Chantres doucereux du martyre, qu'on sent bien le poison de vos paroles! Vantez la gloire des torturés, le bonheur des suppliciés; ressassez les recommandations du Christ et de saint Pierre. « Souffrir est plus beau que punir, » n'est-il pas vrai? Allons! couronnez de fleurs la victime qu'on mène à l'autel.

Sanguis martyrum, *semen martyrum!* Sang des martyrs, semence de martyrs! — Béate ironie!

La bravade de Tertullien ricane d'une façon sinistre sur le corps d'Hypatia, aux lueurs des bûchers et de la Saint-Barthélemy. Où sont, dites un peu, où sont les Maures, les Albigeois, les Hussites? Où sont ces milliers de sectes si vigoureusement argumentées par le fer et le feu? La foi des Dominique refleurit sur le sol arrosé du sang des sectaires; les pays les plus persécutés pour hérésie sont devenus les plus orthodoxes, toujours en vertu de l'axiome: *Sanguis martyrum...*

Quel scandale! la matière étranglable à merci se révolte contre ses légitimes tortureurs. L'ilote mord la main qui le frappe. Débauche d'orgueil! le martyr sort de l'état sublime de résignation pour se plonger dans la vengeance: il dédaigne la tirade posthume des poëtes et des rhéteurs.

Si, fermant les yeux aux souffrances populaires, les hommes qu'on veut salir de boue et de sang avaient aspiré à longs traits l'opium philosophique; si, repoussant du pied la femme et l'enfant en guenilles, ils s'étaient réfugiés dans les temples d'abstraction avec des filles célestes; s'ils n'eussent témoigné qu'une haine platonique contre l'immoralité, et que d'héroïques poissardes, montées sur des canons, n'eussent pas été chercher le roi et la reine à Versailles, le moyen âge relevait la tête, et nos adversaires d'aujourd'hui n'auraient pas la satisfaction de renier et d'outrager leurs libérateurs.

Ces monstres ont sauvé la République! voilà leur crime inexpiable, dont je ne les disculperai pas. Ils ont voulu le triomphe de la raison humaine; et bien que les coalisés de la haine, unis dans le baiser de Judas, aient porté un coup à cette œuvre, la voie néanmoins reste ouverte; on ne la fermera plus.

Pauvres frères foudroyés! oui, vous fûtes grands pour rallier ainsi contre vous tous les ennemis de l'esprit humain; vous fûtes sincères, puisque les avocats de

(1) Un moderne père de l'Église, l'honorable Éric Isoard, accuse les républicains d'avoir traité Chollet comme Béziers le fut par les croisés de Montfort. — Chollet n'a été brûlé que deux fois, savoir: en 1794, par le catholique Stofflet, garde-chasse et général vendéen; et en 1864, dans le *Journal des Ecoles*, par le très-catholique Éric Isoard, le même qui dans le *Phare de la Loire*, toujours en 1864, a tué Lepelletier de Saint-Fargeau d'un coup de pistolet. Que dira de ce meurtre, dans l'autre monde, le garde du corps Pâris, qui s'imaginait avoir passé son sabre à travers la poitrine du pauvre conventionnel?

tout coupable blasonné n'ont jamais plaidé en votre faveur une circonstance atténuante; vous fûtes terribles au crime, puisque l'intrigue s'est acharnée sans trêve à vous défigurer et à vous noircir.

C'est que vous ne connaissiez point l'art de souiller avec de douces paroles, de tuer décemment, d'égorger le sourire aux lèvres. Vous ne coquettiez point avec la postérité; vous ne vous êtes pas marchandés, vous vous êtes donnés. Grands par la haine! grands par l'amour!

Nulle accusation ne reste debout contre Hébert. « On ne s'est pas contenté, dit-il « dans une séance des Jacobins, d'arrêter mon journal, on a envoyé dans mon pays « natal d'autres intrigants pour prendre des renseignements sur toute ma vie. Ils « ont découvert qu'à l'âge de seize ans j'eus un procès criminel pour un de mes « amis indignement persécuté, dont je pris la cause en main. On vit que j'avais tenu « fête à un des anciens parlements, bien qu'il y eût alors quelque danger. On vit « que j'avais toujours été libre; on vit que j'étais républicain à seize ans et que je « m'exerçais déjà contre les despotes. On vit de telles choses que l'homme qu'on « envoyait s'écria : « Il est bien malheureux qu'on ne puisse obtenir prise sur ce « coquin-là. »

La meute aboyante prit sa revanche lorsque le rude champion fut tombé de la brèche. Elle composa la légende de son ennemi abattu. Malheureusement pour elle, ces fantômes, si menaçants de loin, s'évanouissent aussitôt qu'on les touche. Un écrivain peu suspect d'Hébertisme, M. Louis Blanc, a restitué à Hébert la priorité du *Père Duchesne*, même contre le plus habile et le plus accrédité de ses plagiaires. La remarquable réponse d'Hébert à Camille Desmoulins, reproduite par le *Républicain français*, nos 419 et 420, nous a initiés à tout un passé de travail et de misères. Les sycophantes, il est vrai, ont soin de ne pas la connaître, parce qu'elle est péremptoire. Que leur importe le vrai? leur but est d'étrangler tout homme gênant, en politique comme en histoire.

Aussi, que d'imagination dépensée dans ce but! Les uns comptent Hébert parmi les meurtriers de la princesse de Lamballe! A cette heure même il siégeait à la Commune; à moins de jouir du don d'ubiquité, il ne pouvait être aussi à la Force. D'autres lui attribuent les persécutions essuyées par Prudhomme, son confrère de la presse, et Prudhomme, arrêté trois fois par les Comités, est chaque fois mis en liberté sur l'ordre de la Commune. Enfin, pourquoi la déposition sur Marie-Antoinette, résultat d'une enquête que je n'ai point à contrôler, et imputable au Conseil tout entier, dont il n'est que le rapporteur, retombe-t-elle obstinément sur lui seul?

Mais la palme appartient à Mallet du Pan, qui évalue à deux millions la fortune laissée par Hébert, et l'accuse d'avoir reçu un autre million pour faire évader la reine. En touchant ce prétendu million, Hébert aurait dit cette excellente plaisanterie : « Si je ne peux pas la sauver, je la ferai périr. »

Mallet du Pan lâche sa calomnie et ne s'inquiète pas du reste. Or, tous les biens d'Hébert et de sa femme ont été confisqués. Arrêtés à l'improviste, ils n'ont pu rien mettre en sûreté. Qui a jamais entendu parler de valeurs quelconques saisies chez le père Duchesne? Si l'ont eût trouvé seulement dix mille francs, la postérité lui reconnaîtrait aujourd'hui quarante millions. La vérité est qu'Hébert est mort sans le sou.

Certaines attaques sont des éloges; et les insulteurs, panégyristes inconscients, accentuent par leur violence même ce que je ne puis que sous-entendre.

Mais laissons Hébert, car Hébert n'est pas seul. A côté de cette figure animée, pleine de mouvement et de vie, voici le doux regard de Chaumette, le front inspiré de Clootz.

Clore l'ère antique et inaugurer l'ère moderne, ce fut la grande œuvre entre-

prise par ces hommes. Ils voulurent substituer enfin la réalité aux théories, et à la place du bon plaisir divin et terrestre faire régner la justice, la vérité, la raison.

Le roi au Temple et les avocats à la tribune, ils ne crurent pas la tâche terminée. Toute tyrannie était leur ennemie, celle des corps et celle des âmes. Las de s'apitoyer sur des souffrances ambitieuses, ils n'eurent plus qu'une pitié : le peuple mis en croix.

Ces hommes sont le cœur de la Révolution. Toutes les douleurs, tous les désirs de l'humanité aboutissent à leur douleur et à leur désir. Ils savent retrouver ces accents qu'inspire la nature à Sophocle, à Térence et à Lucrèce, ces tressaillements profonds à l'aspect des chairs et du sang, ces haines vigoureuses de la vertu en présence du crime. L'océan humain a été remué jusque dans ses abîmes, car une vase étrange monte à la surface. Ténèbres des bouges, cloaques fangeux, pain de sueur et d'angoisses, femmes et enfants flétris, tout un monde de hideurs, voilé par la dorure des cités, surgit à la lumière, envahit les palais désertés de leurs maîtres, et, par la voix de son vendeur de contre-marques Hébert, de son mousse Chaumette, fait entendre sa triste plainte.

La Commune adopte le vieillard, l'infirme, l'enfant; elle a une pensée pour le misérable, le déshérité, pour le malade, auquel elle envoie des livres; elle aère et assainit les prisons, donne une tombe au suicidé et au supplicié, dont elle prend l'enfant en tutelle; ouvre des ateliers aux femmes; et en face des couvents détruits, des prostituées proscrites, relève la grande victime d'une société sans entrailles, la fille-mère.

Qui dicta ces choses? Le cœur.

Fait remarquable encore et laissé dans l'ombre par l'histoire, lorsque la Convention, éprise du couvent spartiate de Lepelletier et de Robespierre, rejette le projet de Lakanal sur l'instruction publique à plusieurs degrés, ce sont les Hébertistes, les autorités de Paris alliées à Fourcroy et aux savants, qui forcent la Convention à revenir sur sa résolution malheureuse.

Hébert, en proie à une sorte d'impatience fébrile, comme s'il sentait le terrain manquer sous ses pieds, fatigue les Cordeliers et les Jacobins de ses appels en faveur de l'instruction publique; il réclame à grands cris des maisons pour les estropiés et les infirmes. Chaumette déclare la guerre aux charlatans et aux exploiteurs.

Dès le matin, le philosophe Anaxagoras, avec sa large et bonne figure, ses yeux noirs du Nivernais, ses longs cheveux, siégeait à la Commune. Au milieu de cette foule sans cesse renouvelée, en lutte avec les difficultés inextricables d'une ville en révolution, Anaxagore, calme, poli, affable, avait une parole et une pensée pour tous.

L'émeute ne fit pas trembler sa voix, les triomphes ne la rendirent pas hautaine. Si la séance se prolongeait, cet homme, dont les royalistes ont fait un buveur d'aï, tirait de sa poche un morceau de pain, et achevait, sans quitter ses fonctions, un frugal déjeuner. Après midi, il se rendait aux Filles-Dieu, dans ces pauvres quartiers des Gravilliers où Léonard Bourdon avait établi une école; et là, tous deux expliquaient à ces travailleurs le but et le sens de la Révolution, initiaient ces simples aux enseignements de l'histoire, aux vérités de la science; appelaient de leurs vœux et de leurs efforts les temps bénis où tombera la grande inégalité et la grande servitude, l'ignorance.

Glorificateur du travail et de la pauvreté, ennemi déclaré des parasites, ce paysan de la Nièvre, chassé par les prêtres, embrassa tout ce qui pleure et tout ce qui souffre dans sa grande pitié. Vivement pénétré des douleurs du peuple, parce qu'il était peuple lui-même, et sans cesse occupé d'y porter remède, ne pui-

sant ses titres que dans les services rendus, et non dans le prestige d'une autorité brutale, Chaumette apparaît comme le type idéal du magistrat.

« La société, disait ce grand citoyen, est renversée, il faut la remettre sur ses « pieds. Le premier rang appartient au citoyen utile, au travailleur, au paysan. « L'oisif et le parasite doivent retomber dans le mépris où ils ont si longtemps « tenu leurs esclaves. » Et pressentant l'avenir, il réclame avec Momoro le partage agraire des biens nationaux qui, devenus la proie de l'assignat avili, vont créer une nouvelle caste.

A l'héroïsme du bon sens et de la raison tous ces Hébertistes joignent encore l'abnégation la plus complète, l'horreur de toute distinction et de toute gloriole qui tendrait à exalter l'individu au-dessus de l'idée. Hébert, honoré d'une couronne par la Commune, la dépose sur le buste de Jean-Jacques. Et tandis que la maison Duplay, domicile de Robespierre, est un muséum où partout se reflète l'image adorée de l'incorruptible, Chaumette s'emporte en plein conseil contre un graveur qui veut faire son portrait :

« Je me suis empressé de lui faire défense de continuer, en lui offrant de l'in- « demniser du travail fait. J'ai eu pour réponse que le graveur Bonneville ne vou- « drait pas abandonner son entreprise pour mille écus..... J'ai considéré que « c'était faire renaître parmi nous un genre d'idolâtrie qui ne convient point à des « hommes libres, et je lui ai fait défense expresse de continuer son travail, car « mon droit de propriété doit s'étendre au moins jusqu'à ma figure (1). »

Rendons justice au siècle, sur ce point encore nos grands hommes ne sont pas Hébertistes.

La fête de la Raison elle-même, texte de tant de moqueries, n'en reste pas moins comme une date lumineuse, un phare qui éclaire toute la Révolution et jette sa lueur dans l'avenir.

La femme, arrachée à un idéal mystique, n'a plus pour but que la famille et la cité. L'art retrouve son piédestal. A la vue de la liberté et de la science déifiées, le monde pousse un cri d'espoir.

Ce culte emblématique fut tellement aimé des patriotes, que les Robespierristes, en le détruisant à Paris, durent le ménager dans les provinces, et que les armées républicaines marquèrent longtemps encore les pas de leurs conquêtes par des temples à la Justice et à la Liberté.

Couvent des Cordeliers, où Etienne Marcel tint ses assises, monument où par éclairs s'émancipa la raison humaine, où travaille aujourd'hui la science reine de l'avenir, je ne puis te contempler sans émotion. Tu fus véritablement l'âme de 92 et de 93. A côté du sombre cloître des Jacobins, Sinaï bâtard où détonne la sèche parole de Robespierre, retentissent les grands Cordeliers, pleins de vie, de séve, débordant d'enthousiasme, centre des cerveaux bouillonnants. A chacun sa tâche. Les Jacobins furent l'organisation républicaine, dure, froide, négative, fille de la Fatalité et des circonstances; mais les Cordeliers, c'est l'élan et l'initiative. Toujours ils se trouvent en tête des grands mouvements de la Révolution. Là éclatent Danton et Desmoulins, lorsque l'espérance est vivante dans leurs cœurs, et qu'ils n'ont pas encore perdu leur virilité sur le sein d'une femme. Marat mugit avec la rage du joueur qui voit en péril l'enjeu de toute sa vie, la Révolution. Hébert, Chaumette, Vincent, Momoro, élèvent l'épouvantable drapeau des souffrances populaires. Théroigne l'héroïque évoque la femme, cette grande opprimée que la science n'a pu sauver encore du mysticisme. Mais silence! Écoutons un inspiré; le Prussien Clootz a la parole.

(1) Bonneville a pa sé outie, et son œuvre, que j'ai sous les yeux, rappelle à la fois les traits et la modestie d'un homme de bien.

Clootz apparaît comme l'ange de la Révolution, le sceau de l'alliance entre la France et les peuples. Nulle bouche n'a trouvé des paroles aussi étrangement belles sur l'unité humaine. Nul esprit n'a sondé aussi avant dans les siècles, contemplé d'un œil plus sûr, d'un point de vue plus élevé, l'avenir de la République et du monde, n'a proclamé avec tant de foi le symbole de : « NOTRE-SEIGNEUR LE GENRE HUMAIN. »

La plus grande figure de la Révolution française était un Allemand. Homme des vastes utopies et des horizons sans limites, âme et cœur de poëte, cet apôtre de la fraternité universelle, le premier passe le Rhin avec l'olivier de paix. La fatale barrière, tant de fois rougie du sang des deux peuples, devient dans ses rêves la grande artère d'une même patrie habitée par des frères. Infortuné! De ces deux pays dont il médite l'éternelle union, l'Allemagne le proscrit; la France, à laquelle il se donne, le jette à l'échafaud. Baron prussien et riche, il échange ses millions et ses titres contre le nom de citoyen; il se fait l'ennemi des rois, le champion de l'opprimé, du pauvre, et son sang mouille le sol républicain où il était venu chercher l'hospitalité. Malédiction sur ce sinistre pontife de l'Être suprême qui a souillé d'un tel crime notre foyer, et immolé la victime innocente sur l'autel de Tauride!

Hébert fut l'ami et le compagnon de ces hommes : voilà sa justification et sa gloire. Ils ne se sont point séparés dans la vie, ne les séparez point dans la mort. Clootz proclamait de sa parole la plus vibrante, de son geste le plus inspiré, les principes d'humanité et de justice; Chaumette les mettait en pratique, et Hébert les inculquait au peuple sous la seule forme laissée ouverte par l'influence cléricale et royaliste. Dans son histoire de la Révolution, si élevée et si vraie de point de vue, mais parfois si légère d'appréciations, M. Michelet ne rend point aux Hébertistes toute la justice qu'on était en droit d'attendre de lui. Permis aux Louis Blanc, aux Thiers, aux Gabourd, de méconnaître ce mouvement fécond, mais non à M. Michelet. Après avoir pendant trois volumes flagellé indistinctement Hébert et Chaumette, le plus voyant de nos historiens s'est aperçu enfin qu'il bâtonnait des amis. Aussi, faisant amende honorable envers Chaumette, dans les pages les plus touchantes de ses deux derniers volumes, M. Michelet se fonde sur l'hypothèse arbitraire d'un dissentiment entre Anaxagoras et Hébert pour refuser à ce dernier toute réparation. C'est une pure fantaisie. Chaumette n'a jamais séparé sa cause de celle de ses amis, lui qui se présente tant de fois à la postérité dans ces simples paroles : « Hébert et moi, » et la lecture du *Père Duchesne*, la conduite d'Hébert à la Commune en l'absence de son chef, tout démontre invinciblement leur communauté d'action et de pensée.

Quand Robespierre, marchant à grands pas vers une sorte de papauté, exécuta ses variations sur le motif de la liberté des cultes; lorsqu'il lança l'excommunication contre les athées et les impies, cette attaque troubla un peu le parti qui s'était affirmé à la fête de la Raison. A croire le prophète du grand Allah, le fanatisme expirant rendait son dernier soupir, lorsque des stipendiés de Pitt et Cobourg avaient voulu le ressusciter par la persécution. Cet air perfide manque rarement son effet; il fut d'autant plus goûté que Chaumette, par une mesure inopportune, venait de s'aliéner les comités révolutionnaires.

Aussitôt la réaction spiritualiste déborde de toutes parts; on peut suivre pas à pas ses progrès. Le 28 novembre, Chaumette rapporte son arrêté du 23 sur les prêtres. En vain convoque-t-il les comités révolutionnaires à la Commune pour le 4 décembre au soir. Dans la matinée du 4, Billaud-Varenne fait défendre par la Convention à toute autorité de convoquer les comités, à peine de dix ans de fers. Le 6, Robespierre, sous prétexte de liberté des cultes, fait triompher les religions révélées. Le 7, Hébert, aux Cordeliers, est obligé de déclarer qu'il n'a point pris

part aux tentatives de Chaumette contre les comités; le 11, sous le coup de l'épuration des Jacobins, il déclare n'être point athée, puisque la liberté était son dieu: — un déisme passablement moqueur, comme on voit. Enfin, le 12, Clootz, naguère président des Jacobins, en est expulsé sur un signe de Robespierre. La société, aussi parfaitement dressée que celle des jésuites, fonctionnait avec toute la passivité désirable.

Entre ces dates se débat la crise suprême de la Révolution. Mais que ressort-il de ces lamentables péripéties? C'est que tout ce monde hébertiste, jeune, imprévoyant, habitué à parler et à combattre en plein soleil, à nommer les hommes et les choses par leur nom, était incapable de lutter contre le pieux machiavelisme des mystiques. Il y eut défaut d'union et d'ensemble, manque complet d'organisation, débâcle, tant qu'on voudra; il n'y eut jamais apostasie ni trahison. Au mois de février 94, quelques jours avant son arrestation, la tête sous le couperet, Hébert profite de la fête célébrée dans le temple de la Raison en réjouissance de l'abolition de l'esclavage, pour faire encore un courageux panégyrique de son ami et collègue Chaumette. Il espère que les citoyens oublieront un instant d'erreur au souvenir de tant de services, et adjure « tous les républicains de continuer à ne « reconnaître d'autre culte que celui de la liberté et de l'égalité, en dépit des ca- « gots et des intrigants qui cherchent à se raccrocher aux branches pour tromper « le peuple et l'égarer. » Cette finale devait sonner assez désagréablement à certaines oreilles.

Comment donc expliquer ce parti pris de dénigrement de la part d'un écrivain tel que M. Michelet? La répugnance instinctive d'une nature délicate pour le style du *Père Duchesne* aurait-elle dicté ses jugements sur l'homme et sur l'œuvre? Ce serait, en vérité, trop sacrifier le fond à la forme. Un peu d'indulgence, illustre historien. Votre plume n'est qu'à vous. Celle d'Hébert crache un peu, c'est vrai; mais ne refusez pas de voir qu'elle a servi à sa manière la cause défendue aujourd'hui avec tant de verdeur par votre incomparable talent.

La génération présente a traité les Hébertistes à la façon du tribunal révolutionnaire; elle les a condamnés sans les entendre, sur les dépositions de leurs adversaires. Il faut réviser tous ces procès brusqués qu'on s'efforce de rendre définitifs. La vérité est tellement puissante qu'elle arrache même à la haine des aveux singuliers. Le remords perce sous l'outrage.

Le panégyriste de Louis XVIII, Paganel, après avoir écrit ceci : « Tout espoir « de préserver la République d'une sanglante anarchie et le peuple français de la « plus avilissante dégradation s'évanouit sans retour, quand Hébert put à son gré « travestir en indécentes caricatures la religion, la pudeur et la vertu, opposer « un cynisme grossier à l'urbanité nationale, et, par le mépris des lois et des « mœurs, faire passer sous le joug d'une multitude effrénée la nation, les magis- « trats et les législateurs. »

Eh bien, Paganel, qui n'est sans doute pas un compère, s'oublie au point de dire plus bas : « Avec quel étonnement nos neveux apprendront que l'auteur de « ce journal, qui chaque jour appelait la multitude à l'insubordination, les dépo- « sitaires de l'autorité à l'injustice, et les deux sexes au mépris de la décence; qui, « pour rappeler les hommes à l'égalité, n'élevait aucun rang, mais les faisait tous « descendre dans la classe la plus grossière et la plus avilie, qu'Hébert n'était « rien moins que grossier, immoral et féroce. Une physionomie douce, une gaieté « aimable, un esprit orné, le faisaient remarquer parmi les révolutionnaires, et « son éducation ainsi que ses talents promettaient bien autre chose à la société « que la composition d'une feuille séditieuse, et à lui-même que l'échafaud. Le fa- « natisme de la démocratie l'égara. Hébert devait croire que les hommes qui ne « montraient que de l'audace sans génie disparaîtraient, et que la liberté, survi-

« vant à leurs fureurs, appellerait autour d'elle ceux qui pourraient par des lu-
« mières et des talents consolider son empire.... S'il aspira à la domination, ce
« fut pour un autre temps que celui où il secondait les entreprises de la Com-
« mune..... Il faut avouer que les biens de la fortune étaient ceux dont les hommes
« de son caractère et de cette époque s'occupaient le moins. S'ils dépouillaient
« leur ennemi, c'était pour enrichir la République. Elle ne fut ruinée que par les
« intrigants qui succédèrent à ces héros de la pauvreté et de l'anarchie. Le désin-
« téressement était chez ceux-ci une sorte d'orgueil, comme l'amour de la liberté
« un fanatisme. »

Témoignage précieux que l'on ne peut assez signaler. Je transcris encore cette page écrite avec une sorte d'amertume : « Chaumette n'était ni un instrument
« passif ni un aveugle séide. Il était riche de son propre fonds. Il savait égale-
« ment appliquer aux circonstances et la langue des halles et un style sévèrement
« populaire. Je l'ai vu à la barre, s'humiliant devant la puissance de la Conven-
« tion, s'attendrissant sur le tableau dressé par lui-même des misères du peuple,
« soutenant le crédit de l'autorité municipale par une éloquente exagération de ses
« travaux et de ses sollicitudes, et se promettant, tribun séditieux, d'opposer bientôt
« le peuple à la Convention..... Chaumette était passionné jusqu'au délire pour ce
« qu'il nommait liberté. A ce mot, il avait le geste et le langage d'un inspiré. Athée
« effronté ou jouant l'athéisme, il fit la guerre au vice sans amour de la vertu. Il
« professa une austérité de mœurs qui aurait honoré la vertu la plus pure; la sim-
« plicité, la modestie, une gravité décente, composaient son extérieur. Il avait
« l'habitude des privations.... »

Héros de pauvreté et d'anarchie ! Voilà pourtant le langage d'un ennemi, et d'un ennemi déclaré ; c'est le cri de la conscience étouffée, la protestation involontaire contre le mensonge et la mauvaise foi.

Je comprends pourquoi la Doctrine dispose son cordon sanitaire et répand son encre boueuse. Il faut bien défigurer les victimes : si on allait les reconnaître !

Que spirites et chrétiens unissent leur voix dans l'hymne à Robespierre : il sauva la superstition. Le rhéteur, ami de l'autorité et des dogmes oppressifs, frappa dans la vaillante Commune l'avant-garde de la pensée humaine, le libre génie de la terre dont elle portait le drapeau.

Hébert, Clootz, Chaumette, peuvent être rangés parmi les martyrs de l'idée, à côté de Bruno, de Vanini, de Servet. Le jugement qui les condamne est un jugement dogmatique pour cause de religion. On reproche à Chaumette son arrêté contre les prostituées qui servaient de garantie aux honnêtes femmes ; à Clootz, sa république universelle, l'antithèse du chauvinisme jacobin ; à Hébert, sa vie infime et accidentée, le langage grossier de sa feuille ; à tous enfin, d'avoir reçu des guinées pour déifier la raison et prêcher l'athéisme.

C'est déjà le thème moderne : la famille, la morale et la religion. Fouquier-Tinville et Dumas, comme Saint-Just et son maître, sont les précurseurs directs des Jean de Broë, des Marchangy et des Jacquinot-Pampelune. Rien n'y manque, pas même l'insulte aux vaincus. On mêle artistement au procès les festins de Koch, destinés à faire ressortir la frugalité des purs ; et la diplomatie robespierriste triomphe dans l'accusation de vol, cet accompagnement obligé des procès politiques, machine odieuse employée déjà contre Brissot, puis contre Jacques Roux, et qui frappera bientôt Danton. Le tribunal se déclare suffisamment éclairé après un simulacre d'interrogatoire, et Coffinhal se vante d'avoir falsifié le compte rendu des débats.

Ils surent mourir. Déchiré par l'âcre parole de Robespierre, mordu au cœur et brisé dans ses pensers les plus chers, calomnié et assassiné par cette patrie d'adoption à laquelle il s'était donné tout entier, Clootz ne pousse pas un cri, pas

une plainte : « France, guéris-toi des individus, » murmure sa lèvre sereine.

Et devant le tribunal révolutionnaire : « Il serait singulier qu'un homme brû-
« lable à Rome, pendable à Berlin et rouable à Vienne fût guillotiné à Paris. »

« Toute défense est inutile, dit Ronsin à ses compagnons, ceci est un procès
« politique. Vous avez parlé quand il fallait agir; il faut mourir. Tôt ou tard les
« instruments des révolutions sont brisés, mais le peuple nous vengera. »

Si quelques-uns se désespèrent, c'est sur l'avenir, non sur eux-mêmes. « Ce qui
« me tue, s'écrie Hébert, c'est que la République va périr. » — « Non, réplique
« Ronsin, elle est immortelle. »

Le jour où la République périt en effet dans sa séve et dans son originalité fut un jour de fête, éclairé par un beau soleil de printemps. Dès l'aube, la spéculation avait élevé sur la place des estrades et des banquettes qui furent payées fort cher dans la journée. Une multitude bien mise, rayonnante de joie et d'espérance, encombrait toutes les voies qui conduisaient à l'exécution. C'est que la grande armée des contre-révolutionnaires, réveillée chaque matin par la trompette du *Père Duchesne*, s'était ébranlée tout entière. Les royalistes venaient voir tomber la tête de l'ennemi de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Les riches saluaient le terme des emprunts forcés, la défaite du sans-culottisme, le retour de l'ordre, de la religion et de la décence. Les moins empressés ne furent pas les théistes et les chrétiens des diverses sectes, altérés du sang des athées et des anarchistes.

Ces excellents citoyens, déjà fort en liesse, eurent le plaisir d'une double surprise. La première appartient à Camille Desmoulins ; l'honneur de la seconde revient tout entier au bourreau. Camille, inquiet sur sa proie et toujours courant dans cette journée du 4 germinal (« toute la canaille est pour ces scélérats », répétait-il), l'attique et spirituel Camille s'ingénia à trouver un intermède qui pût avilir les condamnés et abreuver d'amertume leurs derniers moments. Par ses soins une bande d'émissaires, portant au bout de longues perches les fourneaux du *Père Duchesne*, et faisant retentir l'air des lazzis habituels de cette feuille, accompagnèrent la charrette jusqu'à l'échafaud.

L'aristocratie ne s'était de longtemps trouvée à pareille fête. Elle riait aux larmes. Ce succès de Camille pique au vif le bourreau, qui veut pour sa part contribuer à l'ivresse publique.

Raffinement inouï! Lorsque Hébert déjà couché sur la planche, le cou emprisonné dans le collier fatal, attend la chute du couperet, le bourreau, à diverses reprises, fait descendre à moitié, puis remonter le fer, prolongeant ainsi, aux féroces applaudissements de la foule (1), l'agonie du patient, avant de précipiter la mort sur sa tête.

La calomnie ne pouvait abandonner Hébert sur l'échafaud. C'était bien le moins de le faire mourir en lâche; elle n'y a pas manqué. Mais elle a reçu un démenti de deux témoins irrécusables, l'espion Sénard et Georges Duval, l'auteur des *Souvenirs de la Terreur*. Ils l'ont vu à côté d'Anacharsis, calme et insensible au milieu des huées, promener son long regard sur la place de la Révolution, et ces deux faussaires, réceptacles de mensonges royalistes, méritent d'être crus lorsqu'ils apportent une allégation favorable à des républicains. Dans sa prison,

(1) Le public qui honorait de sa présence l'exécution des Hébertistes était exclusivement composé des classes aisées. Le peuple, consterné du coup frappé sur ses guides de prédilection, avait fui le sanglant spectacle de sa défaite. — Par ce moulinet de guillotine en dehors du programme, flatterie délicate à l'adresse de son public d'élite, le bourreau prenait couleur et faisait acte d'opinion politique. C'était évidemment un *modéré*, ce qui ne nuisait en rien à ses fonctions et ne l'empêchait pas de décoller proprement, chaque jour, bon nombre de ses coreligionnaires, avec autant d'impartialité que de philosophie.

Hébert, à la pensée du désastre qui engloutissait tous ses rêves, avait eu des accès de fureur et de désespoir, mais il retrouva sa dignité devant la mort.

Chaumette, épargné un instant, parce qu'on redoutait sa popularité, garda au tribunal une attitude pleine de noblesse. Il déclara répondre moins pour sa défense que pour sa mémoire. On le conduisit à la mort entre la Lucile de Camille Desmoulins et la Jacqueline d'Hébert, étroitement unies dans le malheur : « Peuple, disait-il, vois la récompense de ceux qui t'ont aimé. » Et se redressant dans une malédiction suprême, il ajourna ses assassins à l'échafaud.

Cet auto-da-fé fut la joie des royalistes et le deuil des patriotes. A la première arrestation de Ronsin, Gaillard, l'ami de Chalier, se perce le cœur, et le lendemain de l'arrestation des Hébertistes, le patriote Ancart proclame avec tant de chaleur à la tribune des Cordeliers son indignation et leur innocence, qu'on l'envoie rejoindre ses amis. Les condamnés purent voir sur leur passage les bustes de Marat et de Chalier joncher les rues; ils purent entendre l'*Hosannah* et le *Dies iræ*, si longtemps comprimés, sortir de terre. Le royalisme devient si menaçant, que Robespierre se voit obligé d'abattre la tête tout à l'heure triomphante de Desmoulins et de Danton.

Contraste éloquent ! c'est après la mort des ultra-révolutionnaires que la Terreur atteint son apogée. Avec eux périt la Terreur franche et mouvementée, née sous les canons de Brunswick et les poignards des gardes du corps, qui s'attaque aux têtes puissantes et ne frappe que pour défendre le principe humanitaire. Maintenant, la raison est morte, l'Être suprême a triomphé; c'est la Terreur louche, morne et froide, la Terreur sacerdotale, hypocrite et sans but, qui sacrifie aux pieds du Moloch des porteurs d'eau en goguette, des laquais ivres, des femmes, des enfants. Fatalité de l'idole ! à peine édifiée, elle réclame du sang et des victimes. Les fournées sont des holocaustes, les juges des sacrificateurs.

Dieux, prêtres et rois sont parents. Qu'y a-t-il entre Robespierre et Hildebrand ? une simple formule. — Entre Robespierre et Chaumette ? un abîme. Les souverains ont pleuré Robespierre, Napoléon lui trouvait de la suite; et son coup d'État de germinal, ses velléités religieuses, lui recruteront longtemps encore des admirateurs et des dévots. Mais des athées ! des hommes qui ne voulurent plus d'autre Dieu que l'humanité et qui se sont laissé prendre ! L'histoire maudit, se signe et passe.

Ecoutons cependant les aveux échappés à quelques adversaires : « Ces monstres étaient doux, sensibles, humains, doués des vertus domestiques. »

M. Lairtullier, l'auteur, peu subversif, des *Hommes célèbres de la Révolution*, dit : « Hébert, que l'on se représente comme un croquemitaine, était un fort bel « homme, d'une figure ouverte, enjouée et bienveillante. Sous le masque rébar- « batif qu'il avait adopté, il cachait l'extérieur le plus agréable et les manières les « plus élégantes. Chez lui se réunissait une société tout épicurienne, à laquelle « présidait une des femmes les plus spirituelles du temps, Marie Goupil, ex-reli- « gieuse du couvent de la Conception-Saint-Honoré, devenue sa femme. »

Desgenettes, chirurgien en chef de l'armée d'Orient, nous a laissé de cet intérieur un tableau plein de charmes. Compatriote et ami d'Hébert, qu'il avait aidé dans le malheur, il le retrouva, pendant un de ses séjours à Paris, à la tête de la Commune. Hébert, plein de joie et de reconnaissance, n'eut de repos qu'après avoir emmené chez lui son ancien camarade. Desgenettes entra dans un appartement propre et de bon goût, décoré de gravures de maître. La citoyenne Hébert vaquait aux apprêts du dîner. Cette femme, éminemment distinguée et patriote ardente, avait conservé un fonds de mysticisme dont son mari la plaisantait tendrement.

Bien longtemps après, Desgenettes semble avoir gardé de cette soirée le plus

agréable souvenir. Il raconte les conversations d'Hébert au sujet de son journal le *Père Duchesne*, les motifs qui lui avaient fait adopter ce style faubourien, source de tant de préventions et de clameurs. Esprit brillant, écrivain de verve, Hébert n'avait pas rougi de se faire l'interprète de la Révolution auprès du peuple, muré dans son ignorance et méprisé des hauts philanthropes. Ce n'est pas au seul Desgenettes qu'il a donné ces explications. Arrêté par ordre du juge Buob pour outrages à Mme Veto, il déclare qu'en rédigeant sa feuille dans ce langage au gros sel, il a voulu se mettre à la portée des classes peu instruites, incapables de comprendre la langue politique des salons et des assemblées.

Ajoutons qu'il avait parfaitement réussi, et que son *Père Duchesne* a été le journal le plus influent du Paris plébéien.

Si nous jetons un coup d'œil sur les personnages de second ordre du parti hébertiste, le premier qui se présente à nous est le général de l'armée révolutionnaire, Ronsin, l'homme le mieux trempé peut-être qu'ait produit la Révolution. Disons d'abord que ce fougueux champion du club des Cordeliers a laissé des œuvres pleines de sentiment et de cœur.

Dévoué avec énergie aux idées nouvelles, résolu à ne garder aucune mesure avec le fanatisme religieux, Ronsin voulait soumettre la Vendée à la France, et non subordonner la France à la Vendée. Aussi les mêmes voix qui criaient: « Pitt et Cobourg » sur Hébert et Clootz, l'accusèrent-elles de trahison ainsi que Rossignol.

Cette guerre de Vendée, comme tout ce qui se rapporte aux Hébertistes, a été indignement défigurée.

Il y avait en présence, dans l'armée républicaine, d'un côté, l'aristocratie des grades, la morgue militaire, le dogme de la soumission aveugle et de la force réglée, les ci-devant Canclaux et Dubayet; de l'autre, les principes et les instincts égalitaires, la foi enthousiaste, le pas donné à l'énergie du patriote sur la routine du tacticien, les sans-culottes Ronsin et Rossignol. A ces éléments de lutte joignez le pieux républicanisme de Phélippeaux, et un choc sera inévitable. On vit bien tout d'abord qui mettait l'intérêt général au-dessus des considérations personnelles.

Deux plans de campagne étaient proposés: le premier, celui de Ronsin, utilisait la levée en masse proclamée au son du tocsin dans six départements, et marchait droit aux Vendéens, pour les acculer à la mer; il avait pour lui la majorité des généraux. L'autre, le plan stratégique de Grouchy et de Phélippeaux, trop militaire, trop compliqué pour des foules ardentes, disséminait les troupes dans un but de mouvement concentrique, et les exposait à être battues séparément.

Rossignol en fait l'objection, et, pour mettre à l'aise l'amour-propre des états-majors bourgeois, propose à Canclaux de lui céder le commandement, s'il veut entrer en campagne par Saumur. Canclaux refuse, et Rossignol déclare faire à son collègue le sacrifice de son opinion.

Bientôt les prévisions funestes du parti de Saumur se réalisent : Kléber, mal soutenu de Beysser, est battu à Torfou, tandis qu'une terreur panique entraîne les volontaires de Rossignol à Coron.

Rien jusqu'ici que de très-naturel. Malheureusement, Phélippeaux s'était fait fort, si l'on adoptait son plan, de terminer la guerre en un mois. Il trouva commode de rejeter cet insuccès sur des adversaires théologiques. Un mouvement rétrograde de Chalbos, résultat d'un malentendu, et presque aussitôt réparé, puisque Chalbos se trouvait en ligne avant Canclaux, qui le reliait à Kléber, devient la base des imaginations les plus inouïes ; et, bien que Kléber n'attribue sa défaite qu'à la désobéissance de Beysser, Phélippeaux crie sur les toits à la trahison, et de la même plume dont il rédigeait des actes de contrition et des catéchismes pour

convertir les chouans, il écrit des libelles et des actes d'accusation contre les républicains.

Ce rapport de Phélippeaux, œuvre d'un imposteur ou d'un fou, jugé calomnieux par la Convention et les sociétés populaires, a été servilement suivi, comme document incontesté, par la plupart des historiens. Aucun ne semble connaître la foudroyante réponse de Choudieu, qui le réfute ligne par ligne. Pourtant la passion seule, et la pire de toutes, la passion religieuse, est capable d'expliquer les erreurs et les mensonges dont fourmille cet incroyable factum. Ainsi, Phélippeaux accuse l'état-major de Saumur d'avoir arrêté les envois faits aux Mayençais; et lui-même Phélippeaux assistait avec Merlin (de Thionville), Rewbell et Richard à la distribution des vêtements et des vivres, qui ne fut pas un seul moment interrompue. Selon Phélippeaux, Ronsin se tenait caché dans une étable, au moment même où, du témoignage de Choudieu et de Santerre, Ronsin, déployant un courage intrépide, s'efforçait, un drapeau à la main, de rallier les fuyards, et courait au devant de la mort. Rossignol également serait un lâche. — Rossignol! qui à Antrain, au premier rang, disait à ses soldats: « Vous allez dire que vos généraux « vous trahissent. Non, c'est votre lâcheté qui perd la bataille. » Le pieux Phélippeaux, resté à Nantes pour parfaire son catéchisme, tandis que ses collègues suivaient les armées, accuse sous l'inspiration du Paraclet. Rien ne l'arrête: époques, lieux, personnages même, il confond tout. Et qu'importe, pourvu qu'il accuse! ..... Laissons ces misérables productions de la haine.

Notre siècle de justes-milieux bâtards et de conciliation hypocrite comprendra-t-il jamais ces âmes violentes et excessives, passionnées pour le progrès, implacables contre ses ennemis? Hébert annonce que la Révolution est venue mettre fin aux supplices et à la mort. Il propose des couronnes et des récompenses aux régicides. Hébert est devenu l'homme de l'exécration universelle. Mais Clootz, ce jeune enthousiaste, qui traversa pur tous les excès de la Révolution, se fait pourtant l'apologiste des journées de septembre, et c'est Chaumette, le philosophe Chaumette, qui, à la nouvelle des atrocités vendéennes, réclame des mesures foudroyantes. L'annaliste, complice de la contre-révolution victorieuse, flétrit les mesures et supprime les atrocités.

Et voilà comme on mystifie les générations.

Les sectes, dont la sensiblerie cruelle innocente l'oppresseur et pleure le bourreau, ont repris la tâche d'aplatir l'humanité. On hébête le peuple, sous prétexte de le moraliser. En supprimant l'élan de la passion, on supprime la passion elle-même, l'homme ébranché n'est plus qu'un soliveau. La haine du mal, corollaire de l'amour du bien, s'évanouit dans les cœurs, et le faible, désarmé par philanthropie, reste sans défense.

L'histoire délivre ses brevets aux Washington, libérateur de son pays et propriétaire d'esclaves, aux La Fayette, escamoteur de révolution et fabricant de rois, aux Luther, ami des princes, ennemi des paysans; à tous ces mesureurs homœopathes du droit et de la justice.

La philosophie, à son tour, presse dans ses bras les honorables docteurs qui servent en même temps Dieu et l'humanité, qui savent accoupler la monarchie divine et l'expansion humaine, confondre la charité et la justice, la liberte et la madone. Elle n'a qu'anathèmes pour les génies oseurs qui, brisant ces lacs dorés, renversent d'un souffle les bâtisses derrière lesquelles s'abritaient la mauvaise foi et l'égoïsme.

Nul n'a jamais réclamé la justice, sans se voir entouré de la noire auréole du scélérat.

La liberté est hideuse pour de brillants oligarques, lorsqu'elle se dresse sous l'aspect fauve d'un Spartacus, lorsqu'elle brandit la torche des Jacques et traîne

derrière elle la haine et les misères. Mais pour un monde égoïste et raffiné, quelle Méduse que la justice ! A cet aspect terrifiant, la terre frémit, les abus et les dogmes tremblent, l'intérêt et l'imposture poussent un long gémissement. Palais, prisons, cathédrales, vacillent comme dans l'ivresse ; les os qui blanchissent au soleil depuis des siècles ont tressailli d'espoir.

« Malheur à nous ! s'écrient le pontife, le noble et le prince, en frappant leur « poitrine. Malheur à nos palais bâtis dans le sang, à nos droits élevés sur les « ruines du droit, à nos parcs-aux-cerfs gardés par la morale publique ! Si la jus- « tice parle, nous sommes perdus. » Elle ne parlera pas. « Ilotes, on en veut à « vos maîtres. Prolétaires, défendez l'exploitation qui vous ronge. Sus à l'impu- « dique qui veut fermer les sérails pour donner à tous la famille ! Sus au prédi- « cant de spoliation qui dit à l'usurpateur : Restitue ! Guerre aux impies qui di- « vinisent l'humanité ! »

Ainsi la blanche Vérité, assise sur le gouffre des âges, prend les traits d'une harpie. Le Droit devient un vil coquin, la Raison une prostituée ; l'astre créateur semble un sanglant météore, et, frappée par ceux qu'elle est venue sauver, la déesse traîne aux gémonies. L'infâme se tord dans le dernier râle. Plus de spectre importun au banquet de Trimalcion. Caisse et principes, tout est sauvé. Moyennant finances, le Ciel se charge des remords, et l'histoire, des comptes avec la postérité.

Allons ! chouans des premiers-Paris, verdets des confréries littéraires, débitez-nous votre onguent libérâtre. Liberté ! dites-vous, illustres jésuites ? Oui, pour vous, liberté de jouir et de parler ; et pour les autres, de se taire et de souffrir.

Nous connaissons votre madone enrubannée et pommadée, Tartufes de l'Être suprême ou du rosaire. Il y a longtemps que nous avons soulevé sa blanche tunique ; et sous ces plis immaculés, nous n'avons trouvé ni torse ardent, ni mamelles fécondes, ni cœur qui batte, ni chair qui sente. Sous cette idole, vernie de phrases et de sophimes, nous avons trouvé — quoi ? — Des ficelles.

Archiv der sozialen Demokratie ★ Bibliothek ★ Bonn

APPENDICE.

L'esprit de progrès inspire d'un bout à l'autre le recueil qui fut l'organe des Hébertistes et contribua tant à répandre dans Paris les idées de rénovation sociale.

Feuille immorale, cynique, atroce! clameront du haut de leur dignité des hommes qui n'ont point lu et ne liront jamais le *Père Duchesne*, des hommes dont la vertu bien nourrie méprise tout ce qui s'adresse au peuple.

Ces épithètes honorent celui qu'elles veulent flageller. Où sont d'abord l'austérité et la délicatesse des accusateurs? Si la feuille du vieux marchand de fourneaux eût prêché l'immoralité, je doute qu'ils l'eussent anathématisée avec tant de rigueur.

Son véritable titre à la haine, c'est qu'elle fut la trompette la plus sanglante qui ait sonné la charge contre l'arrogance des castes, le soc le plus profond qui ait labouré les âmes et les intelligences incultes, la rude voix de révolution sourde à tous les sophismes, et répétant sa devise importune : « Sans égalité, point de liberté. »

Écoutez cette gueule d'airain où hurlent, avec l'accent des chiens de Scylla, les souffrances des existences broyées, l'ivresse du faubourg à la nouvelle d'une victoire, son cri de fureur au bruit d'une trahison ou d'une défaite. Plongez une minute dans cet étrange pandémonium où grouillent, pêle-mêle et avec une variété étonnante de tons et de coloris, la *Marseillaise* des fédérés, les coups de feu des Tuileries, les femmes aux portes des boulangers, les saints précipités de leurs niches, tous les gémissements et tous les enthousiasmes. N'en déplaise aux index démocratiques, vous avez une œuvre éminemment gauloise. On dirait le banquet de Béroalde, où sont réunis Voltaire et Rabelais, Ulric de Hutten et Rousseau. Les philosophes causent avec les maçons, la science trinque sous les tonnelles de la Courtille, et la Raison parle aux habitants des halles leur langage.

C'est que le *Père Duchesne* ne dispute pas aux vers un cadavre, il ne presse pas dans ses bras un fantôme scolastique mort et vide, momie de philosophe au parfum rance. L'amante qu'il poursuit de son étreinte furieuse est forte et charnue, haute en couleur, allègre et bien vivante. Elle s'appelle la kermesse du monde, la noce de Gamache où s'assouviront les estomacs et les cerveaux affamés, l'hymne joyeux qui marie les nations dans une carmagnole fraternelle.

« Notre premier bien, c'est le pain, je le sais, dit un des prônes de ce singulier « moraliste : quand on en a, on ne meurt pas; mais ce n'est pas assez que de ne « pas mourir, il faut que les braves sans-culottes, en travaillant, vivent joyeux; avec « le pain, il faut un peu de fricot. Il leur faut la goutte patriotique, pour les ravi- « goter quand ils sont exténués de fatigue. Il leur faut des habits, des chemises, « des souliers, ou tout au moins des sabots.... »

Elle parle aussi, la mère Duchesne, cette forte et vaillante créature à la voix rauque, aux mains calleuses, aux traits grossiers, qui, vouée aux durs travaux du ménage et au mépris des courtisanes, élève et soigne l'enfant, tient tout le jour ses bras plongés dans l'eau glacée, prépare le maigre repas et subit l'humeur ou la joie de son compagnon : elle en a gros sur le cœur. A elle aussi la Révolution est apparue comme le terme ou l'adoucissement de ses misères, et les deux poings sur

les hanches : « Ce n'est-il pas criant que les riches ne payent que 6 sols par bou-
« teille pour le vin de Bourgogne, de Malaga et de Bordeaux, quand le pauvre
« monde en paye autant pour boire de la ripopée ? Si on se trouve le dimanche
« aux fêtes, et qu'on soit tenté de se faire une petite provision pour se réchauffer
« la conscience dans la semaine, ne voilà-t-il pas une foule de commis qui vous
« farfouillent partout ; et, s'ils mettent la main sur une topette, c'est pis que si
« c'était la sainte Ampoule..... Si j'entame le chapitre des abus, ce n'est pas fini.
« Ne vois-tu pas que dans notre chien de pays tout est pour les riches ? Pendant
« qu'on nous fait porter le collier de force, trimer la galère, tirer le diable par la
« queue, et qu'on ne nous regarde pas plus que des zéros en chiffre, ces gueux
« de parvenus, ces contrôleurs des finances, vous ont des hôtels d'une façade à
« perte de vue, des carrosses et des équipages, une vingtaine de chevaliers grim-
« pants au moins aussi insolents que leurs maîtres, autant de femmes qu'ils entre-
« tiennent pour les autres ; et je ne pouvons obtenir qu'on nous bâtisse une halle
« couverte, commode et à l'abri du froid. Pourquoi ne met-on pas les impôts sur
« les carrosses, sur la valetaille et sur un tas de fariboles qui font mal au cœur ?
« Cela diminuerait d'autant le nombre des écraseurs et des écrasés.

« Et pis, pourquoi est-ce que les évêques et les abbés ont des quatre cent, et
« des deux cent et des cent cinquante mille livres de revenus ? Ce n'est-il pas pour
« avoir une table plus friande que celle du roi ? C'est pour avoir de beaux carrosses,
« c'est pour jouer un jeu d'enfer, c'est pour entretenir les danseuses d'opéra qui
« se costument plus richement que les duchesses..... A quoi que c'est bon ces pe-
« tits abbés farauds, à frisure à la *Monte-au-ciel* et à *badine ?* Et ceux des sémi-
« naires, qui ont des cheveux plats qui frisent comme la rue Richelieu ? Toutes ces
« frocailles se croient les premiers moutardiers du pape, pour avoir tout quitté
« pour ne rien faire et dire avec le nez quelques patenôtres qui ne font ni croître
« le blé ni diminuer le pain. Je n'avons pas étudié le latin, mais si je voulions
« dégoiser un peu, nous dirions qu'il vaudrait mieux appliquer leurs feuilles de
« bénéfices à de belles et bonnes écoles de charité, où nos enfants puissiont aller,
« ne serait-ce que pour apprendre ce qu'on appelle un petit mot d'arithmétique
« ou autre chose qui puissiont leur servir au besoin, ou pour bâtir des hospices
« aux malades, aux estropiés et aux pauvres petits orphelins. »

Le *Père Duchesne*, comme Panurge, comme Sganarelle, et mieux que Figaro, est une de ces créations primesautières dans lesquelles le peuple s'affirme en face des Piccrochole et des Bridoison, des don Juan et des Almaviva.

Sous cette noire moustache, à cette physionomie large et ouverte, à cette cocarde ébauchée par Marcel, ne reconnaissez-vous pas le serf narquois du moyen âge, le Panurge moqueur qui s'exerçait contre messire Jean dans les fabliaux et se vengeait d'un coup de pied ou d'un coup de poing par un bon mot ?

Il a fait du chemin, Jacques Bonhomme ; il s'est relevé de son long agenouillement, et l'ingrat brandit sur ses bons seigneurs et ses bons prêtres sa hache tant de fois brisée. Il est devenu l'acteur des grandes scènes, le docteur ès bon sens, *herr Omnes*, monsieur Tout le Monde, ce messie déjà annoncé par Luther. Hébert, comme Jean de Mehung, comme l'auteur du *Renard*, comme Villon, Rabelais et Régnier, est un poëte de cette iliade des rues et des carrefours.

Tyrtée vulgaire, il continue, dans l'argot de ses précurseurs, l'hymne de liberté au refrain égalitaire, et sa strophe écrite avec une pique, fiévreuse et entrecoupée comme la colère, domine le glas du tocsin et le bruit de la fusillade. Il semble qu'au milieu de cette mêlée et dans cet assaut du vieux monde, le barde inculte n'ait pas le temps d'apprêter sa phrase et de tourner sa période. Tantôt un mot à la Cambronne échappe de ses lèvres frémissantes, pour caractériser le vif d'une situation ; tantôt un tableau pantagruélique, mirage des jouissances promises et du

bien-être évoqué, relève les courages et fait oublier à ces glorieux Lazares la faim, la soif et les misères d'une révolution.

Le *Père Duchesne* n'est pas un Jupiter assis sur ces nuages d'où l'on dessine à loisir les contours et les lignes idéales. Sa grandeur ne le retient point au rivage; elle ne l'empêche pas de plonger jusqu'au fond de l'abîme, de se mêler au brouhaha et aux tumultes des foules. Tout chez lui vit et respire; chaque événement le frappe et le saisit au collet, lui arrache un bravo ou un juron.

Ce caractère, éminemment actuel, fait du *Père Duchesne* une œuvre à part, où chaque épisode se détache burlesque ou sérieux, mais toujours instructif. On pourrait reconstruire la Révolution avec les sommaires placés en tête de ses numéros :

« A bas les cloches! ou grande découverte du *Père Duchesne*, pour avoir de la « monnaie et des canons », commence-t-il dès 90 ; et sa verve ne tarira plus.

L'archevêque de Paris lance-t-il un mandement incendiaire, le *Père Duchesne* riposte par :

« Une de ses grandes colères contre un prélat qui exhorte ses prêtres à se laisser « pendre pour lui conserver ses 800,000 livres de rente. »

Veut-on arrêter Marat? vite :

« Le coup de tambour du *Père Duchesne*, ou les patriotes assemblés pour dé- « fendre l'ami du peuple et les vainqueurs de la Bastille. »

Le roi sanctionne-t-il enfin le décret sur les biens des émigrés, les aboyeurs d'Hébert crient :

« Le grand miracle opéré sur M. Veto par le *Père Duchesne*, et sa conversion, « après avoir vu les piques du faubourg Saint-Antoine. »

En face d'une mesure populaire, le *Père Duchesne* ne se contient plus :

« Grande joie du *Père Duchesne* à l'occasion du décret concernant la liberté de « vendre et de cultiver du tabac. »

« Le coup de grâce des fermiers généraux, des commis de barrière et des chas- « seurs soldés, ou la grande joie du *Père Duchesne* au sujet du décret qui sup- « prime les droits d'entrée sur la viande et sur toutes les denrées. »

« Le mai du *Père Duchesne* planté en réjouissance de la liberté des entrées. Les « fermiers généraux obligés de faire amende honorable à la barrière de la Cour- « tille, et de demander pardon au peuple de l'avoir si longtemps volé, pillé et « grugé. »

Mais la note change, et l'on entend dans les rues :

« La diminution du pain et des subsistances réclamée par le *Père Duchesne* à « la nouvelle législature; sa grande colère et sa dénonciation contre les ci-devant « financiers, fermiers généraux et autres marchands de chair humaine, qui acca- « parent les denrées et ont formé le complot de réduire Paris à la famine pendant « l'hiver. »

Rien de ce qui intéresse le peuple ne lui est étranger. Aussi comme il s'emporte contre tout ce qui le corrompt et le ruine :

« Grand Bailly, qui savez si bien lire aux astres, comment n'apercevez-vous « pas les abus qui se commettent dans une ville confiée à votre vigilance? Et tous « vos commissaires de police, à quoi s'occupent-ils? Pourquoi ne cherchent-ils « pas à déraciner le germe de tous les maux? Pourquoi ne travaillent-ils pas à « poursuivre les fauteurs de toutes ces académies, ces tripots de jeu qui alarment tous « les bons citoyens? On nous vante une révolution qui va ramener la décence des « mœurs, et l'on tolère impunément tout ce qui peut les corrompre. J'ai bien peur, « messieurs les gens d'esprit, que vous ne vous connaissiez guère en administra- « tion et en politique. Vous êtes des b..... qui nous faites de beaux discours, « mais le cœur n'y touche, comme on dit; et quand on a bien claqué des mains,

« vous êtes tout transportés aux nues, sans vous embarrasser de ce qui se passe « dans les rues de Paris, qui devraient principalement vous occuper.

« Quoi ! vous ne direz mot, vous serez indifférents, pendant que la ville est « inondée d'infâmes tripots qui sont de vrais coupe-gorge? La jeunesse, l'âge « mûr, la vieillesse même s'y ruinent journellement. Le fils y joue l'argent volé à « son père, le mari la dot de sa femme, le marchand son magasin. Ne voilà-t-il « pas la vraie cause des brigandages, des banqueroutes, des suicides, des assas- « sinats ? Comment ! la municipalité est instruite de ces désordres, et elle se tait, « elle semble, par son silence coupable, autoriser ces jeux perfides qui désolent « les familles? Mille bombes ! jusques à quand subsisteront-ils donc ces tombeaux « de la vertu, des mœurs, de la probité, du travail ? Le beau coup d'œil qu'une « capitale livrée à tous les excès, sous l'empire de la liberté, oui, je le répète, sous « l'empire de la liberté ! Car il n'y a que le crime de libre ; il lève audacieusement « la tête, tandis que la vertu est obligée de se cacher. »

Hébert attendait avec impatience le départ de la Constituante. Le *Père Duchesne* achète du vinaigre des quatre voleurs pour purifier la salle, et adresse aux électeurs de la nouvelle législature des instructions dont les électeurs de tous les temps peuvent faire leur profit :

« Nous voilà au moment décisif. La salut de la France dépend de la nouvelle « législature.

« Citoyens, si vous ne voulez pas être trahis, défiez-vous des apparences. « N'ajoutez pas foi aux langues dorées. Ce n'est pas aux paroles qu'on connaît les « hommes, mais aux actions. Ne nommez pour députés que des hommes bien « connus. Pas d'hommes de l'ancien régime : rayez de votre catalogue les ducs, « les marquis, les robins, les maltôtiers, les financiers, les banquiers, en un mot « ceux qui ont fait métier de voler et de gruger. On vous promettra monts et « merveilles, on vous donnera des repas magnifiques pour avoir vos voix ; mais, « plus on fera d'efforts pour vous séduire, plus vous devez craindre de vous laisser « prendre à la glu. Si vous connaissez quelque citoyen obscur et sans ambition, « c'est celui-là que vous devez choisir. Cherchez partout. Ce n'est pas dans les « palais que vous trouverez des hommes honnêtes et vertueux. Laissez de côté « les beaux hôtels du faubourg Saint-Germain, du Marais, du boulevard et de tous « les quartiers brillants, vous ne trouveriez là que des nids d'aristocrates. N'allez « pas non plus vous laisser amorcer par tous les enjôleurs des rues Saint-Denis, « Saint-Honoré, Palais-Royal, par tous ces filous jadis marchands des six corps, « aujourd'hui accapareurs d'argent. Ils trafiqueraient de votre liberté comme ils « font de toute autre marchandise. C'est dans les greniers ou aux environs que le « mérite se cache. »

« Gagnez donc vos dix-huit francs, » hurle-t-il bientôt contre l'Assemblée nationale, « qui s'amuse à la moutarde et se laisse mener à la lisière par les mi- « nistres et les Jean-fesses de la première législature. »

Dogue infatigable, toujours en éveil pour les intérêts du peuple, Hébert aboie sans cesse contre les traîtres, il les poursuit de ses morsures, il ne les quitte qu'à la mort. Il semble posséder, comme Marat, le don de deviner ces faux patriotes. C'est ainsi, et tour à tour, qu'il dévoile Necker, Dumouriez, La Fayette, Narbonne, enfin ces Girondins qu'il avait d'abord accueillis avec tant d'enthousiasme et contre lesquels il expose ainsi ses sujets de méfiance :

« Il n'y a pas d'aristocrates plus puants et plus dangereux que ce qu'on appelle « la bourgeoisie renforcée. Les gros boutiquiers étaient plus despotes avec leurs « ouvriers que les ci-devant nobles avec leurs vassaux..... » Et plus bas : « Les « avocats ont été presque tous les traîtres de la Révolution. »

La Convention est venue avec les tempêtes, et à mesure que les circonstances se

dessinent plus menaçantes et plus critiques, les hurlements du *Père Duchesne* retentissent chaque jour plus effrayants, plus sauvages et plus sinistres. C'est tour à tour :

« L'oraison funèbre de Louis Capet, dernier roi des Français, prononcée par le « *Père Duchesne* en présence des braves sans-culottes de tous les départements. « La grande colère contre les calotins qui veulent canoniser ce nouveau Desrues « et vendent ses dépouilles aux badauds pour en faire des reliques. »

« La grande colère du *Père Duchesne* de se voir obligé de siffler la linotte dans « la prison de l'Abbaye, par les ordres du comité d'inquisition de la Convention « nationale. Ses remerciements à tous les braves sans-culottes qui ont pris sa dé- « fense, et les bons avis qu'il leur donne pour défendre leur liberté et raser les « nouvelles Bastilles que l'on veut élever pour y renfermer tous les Jacobins et « les défenseurs de la sans-culotterie. »

« La grande douleur du *Père Duchesne* au sujet de Marat, assassiné à coups « de couteau par une g.... du Calvados, dont l'évêque Fauchet était le directeur. « Les bons avis aux braves sans-culottes, pour qu'ils se tiennent sans cesse sur « leurs gardes, attendu qu'il y a dans Paris plusieurs milliers de tondus de la « Vendée qui ont la patte graissée pour égorger tous les bons citoyens. »

Et enfin la plus grande de toutes les joies du *Père Duchesne* à la mort de cette reine objet de sa haine implacable, et qui, pour lui, incarnait tous les crimes et tous les vices des monarchies.

Surtout Hébert ne peut supporter l'effusion de ce pur sang des volontaires qui :

« Sans habits, sans souliers, couverts de vermine, la boue jusqu'à la ceinture, « couraient en chantant à la mort. »

Une défaite le plonge dans une sorte de frénésie. Il ne croit pas qu'on puisse battre les armées de la République sans l'aide de la trahison, et, comme à Carthage autrefois, réclame à grands cris le jugement des généraux vaincus.

Heureusement les succès remportés sur toute la ligne font trêve à ces pensées de désespoir :

« Victoire ! victoire ! crie le vieux marchand de fourneaux. « Aristocrates, que « vous allez rager ! Sans-culottes, réjouissez-vous, chantez, buvez à la santé de « nos braves guerriers et de la Convention. Nos ennemis sont *à quia*. Toulon est « repris. »

« Je suis d'une telle joie, » dit-il ailleurs, « je suis d'une si grande joie que je ne « me possède plus.... Quelle carmagnole on vous fait danser, Autrichiens, Prus- « siens, Anglais ! Messieurs, vous savez maintenant ce que peut le bras des pa- « triotes, depuis qu'ils ne sont plus trahis. Il y a longtemps que je vous ai prédit « que vous vous en tireriez comme Arlequin, et qu'à la fin du bal vous payeriez « les violons. Brigands couronnés, vous croyiez qu'il n'y avait qu'à se baisser et « à prendre des villes, des provinces, des départements. D'avance vous vous par- « tagiez nos dépouilles. Mais nous allons être plus unis que jamais pour vous dé- « truire. Ça ira ! ça ira ! »

C'est contre les prêtres qu'Hébert réserve ses traits les plus acérés. Le *Père Duchesne* a un vieux compte à régler avec les faux-semblants, les Macettes et les Tartufes qui imposèrent au peuple le long jeûne du moyen âge, et tant de fois lui ont fait traîner un béat fagot au bûcher de ses libérateurs. Aussi a-t-il épuisé contre eux le feu roulant de ses catilinaires :

« La raison a triomphé. Les Français ne veulent plus d'autre Dieu que la liberté. « On va s'instruire au spectacle, qui vaut mieux que les sermons des capucins. » « Grande joie du *Père Duchesne* de voir les cagots obligés de se cacher dans leurs « caves pour y dire leurs patenôtres et leurs *oremus*, de les entendre accuser

« leur bon Dieu d'être sans-culotte, attendu qu'il ne lance pas sa foudre. »
Aussi Hébert applaudit-il au zèle des départements, où « se donne, dit-il, le « dernier branle. »

« Partout, dans les villes et les campagnes, on chasse à coups de fouet les im- « posteurs qui ont égorgé les générations. Ils sont obligés de rendre à la Répu- « blique tout ce qu'ils ont volé au peuple ignorant. La statue de la Liberté remplace « dans les églises les magots et les magotes que les fourbes appelaient des saints. « Les calices, les ciboires, les croix d'or et d'argent pleuvent par charretées à la « Monnaie, et, métamorphosés en écus, serviront à nous débarrasser de la peste « des rois et des prêtres. »

Puis, mettant sa philosophie à la portée de ses lecteurs :

« Quel pacte infâme que celui du trône et de l'autel ! L'un disait à l'autre : « Passe-moi la casse et je te passerai le séné ; c'est-à-dire en bon français : Toi, « roi, qui as la force en main, qui d'un mot peux faire égorger des milliers « d'hommes, qui peux lâcher de nombreuses armées pour déchirer le peuple « comme le cerf et la biche des bois, sire, prête-moi ton appui pour dresser des « échafauds, allume des bûchers pour faire respecter mon culte ; tue, égorge, « assassine, massacre quiconque ne voudra pas croire que un et deux font deux « et que le Dieu de l'univers obéit à ma voix..... Roi, si tu veux faire pour moi « cette bagatelle, tu n'auras point affaire à un ingrat. Je dirai au peuple, que nous « aurons grand soin d'abrutir, je soutiendrai dans la chaire du Seigneur, que tu « ne tiens ton autorité que de Dieu seul, que tu as droit de vie et de mort sur tes « sujets, que le peuple est fait pour les rois comme le cheval pour le bât. Je te « graisserai avec une huile venue tout droit du paradis, et après ce tour de passe- « passe, ta personne sera sacrée. On ne pourra te regarder en face, on ne te par- « lera qu'à genoux. Tes enfants, soit que tu les aies faits toi-même, soit qu'ils « aient été fabriqués par un laquais, seront sacrés dans tous les siècles. Ils héri- « teront de la nation comme on hérite d'un pré. Eux seuls feront la loi, et il n'y « aura pas de loi pour eux. Ils pourront violer les femmes et les filles, égorger le « mari dans les bras de sa femme, le fils sur le sein de sa mère. Tout ce qui serait « un crime pour le reste des humains sera permis au sang royal. L'ouvrier tra- « vaillera nuit et jour, le laboureur arrosera la terre de sa sueur et de ses larmes « pour entretenir les p.....s des rois et des princes et pour engraisser leurs valets « et leurs m.....ux. — Tope, prêtre, ton roi se laisse aller. La volonté de Dieu « soit faite. — Si les hommes avaient été instruits, il y a gros à parier qu'ils au- « raient f.....u depuis longtemps le trône et l'autel en cannelle. Malheureusement « nos pauvres grands-pères ne savaient ni A ni B et baisaient en tremblant la « main qui les étranglait. Enfin, un plus grand saint que tous ceux de la légende « dorée dégota ces faiseurs de miracles en inventant l'imprimerie. Des b..gres « à poils, nommés philosophes, firent de gros livres par lesquels ils expliquèrent « les singeries des papes, des cardinaux, des évêques et de toute la sequelle. Ils « apprirent au peuple que les rois n'étaient rien sans lui ; car c'est le peuple qui a « fait les rois, et celui qui a pu faire une chose peut aussi la défaire. Il est vrai « que plusieurs de ces braves b..gres furent étripés, grillés, écartelés tout vi- « vants, pour avoir dit la vérité ; mais une fois que nous avons vu la lumière, on « on a beau nous crever les yeux, le souvenir du soleil reste toujours gravé dans « notre mémoire. Un luron qui avait bec et ongles, et plus d'esprit dans sa cer- « velle que tous les cuistres de l'Eglise, un certain Voltaire arriva, le fouet à la « main, pour dauber tous les imposteurs qui fondaient leur cuisine sur la bêtise « du genre humain..... Un autre sans-culotte de Genève, nommé Jean-Jacques « Rousseau, parut en même temps. Il prouva que la véritable religion est la vé- « rité et le patriotisme. Il prononça le mot sacré de liberté. »

On voit la manière d'Hébert et l'ingénieux travestissement par lequel il voulait familiariser le peuple avec des idées restées jusqu'alors le privilége de la noblesse et de la bourgeoisie. Ce qui étonne dans cet écrivain original, c'est la sûreté de coup d'œil et la maturité des idées, les questions les plus ardues abordées avec netteté et résolues dans le sens populaire. Sur ce terrain, il laisse la Convention bien loin en arrière :

« Mon sang bouillonne de voir ainsi le peuple ballotté par les tyrans et les traî-
« tres. Ça finira ! Quoi ! nous avons fait la chasse aux nobles, nous avons fait
« mettre les pouces aux calotins ; quoi ! le sans-culottisme a ébranlé tous les
« trônes des despotes, et les marchands nous feraient la loi !

« Que l'on commence donc par balayer toutes les autorités constituées, qu'on en
« fasse sortir le restant des immondices de l'ancien régime. Pour tuer d'un seul
« coup l'aristocratie financière et marchande, que l'on divise toutes les grandes
« terres en petites métairies ; elles en seront mieux cultivées, et nous n'aurons
« pas tous nos œufs dans le même panier.

« Si en même temps on ne vend les domaines nationaux qu'en petites portions,
« si on met en culture tous les parcs des émigrés, si des vignes et des arbres frui-
« tiers remplacent les sapins et cyprès des jardins anglais, si des gazons inutiles
« sont changés en moissons, nous aurons des subsistances à revendre. »

« Je voudrais, « ajoute-t-il encore en revenant sur cette importante question, » que
« dans les halles et les marchés les hommes utiles, les ouvriers eussent la première
« part. Les subsistances appartiennent de préférence à ceux qui travaillent pour
« les autres. Les paresseux ne sont pas même dignes de glaner sur la terre de la
« liberté. Si notre Révolution se perfectionne, comme je n'en doute pas, le Lazare
« ne sera pas étendu sur son fumier à la porte du riche. Mais à son tour le sans-
« culotte jouira du fruit de ses sueurs, et ce sera le riche égoïste, l'être inutile,
« qui crèvera de honte et de misère, ou plutôt cette race pestiférée disparaîtra. »

Le *Père Duchesne* est inépuisable sur cette matière :

« Vous qui voulez être républicain, dit-il dans un autre passage, voyez
« une fourmilière amasser pendant l'été les provisions de l'hiver. Insectes qui re-
« muez sur cette partie de la terre, prenez exemple sur ces insectes beaucoup plus
« sages que vous. Cette famille est encore plus nombreuse que la vôtre, et elle
« trouve moyen de vivre en paix et de s'approvisionner. Il n'y a pas là de pares-
« seux ni d'ambitieux. Chacun travaille pour la communauté. L'un apporte au-
« tant que l'autre, l'un ne veut pas plus manger que l'autre. Voilà pourquoi les
« fourmis vivent en paix. Point de bonheur sans le travail et l'égalité. Si les
« b..gres qui nous gouvernent, au lieu de vouloir tout dévorer comme les aigles
« et les vautours, n'étaient que des fourmis laborieuses comme les autres, la Ré-
« publique serait bientôt heureuse et triomphante..... Riches égoïstes, tremblez !
« la première propriété est l'existence.

Et l'idéal d'Hébert ne se restreint pas à la France, il déploie ses ailes sur l'Europe et le monde :

« Je vois, écrit-il en proie à l'enthousiasme, je vois la République telle qu'elle
« sera. Les sans-culottes ne font plus qu'une seule famille ; ils ne connaissent plus
« que la sainte égalité. Les talents, les vertus sont récompensés ; la vieillesse est
« honorée. On ne voit plus de riches insolents, mais aussi la misère a disparu.
« Le faible est protégé, l'infirme secouru et servi par ses frères. Plus de haine,
« plus de procès ; tous les citoyens respectent les lois. Il n'est plus de culte que
« celui de la Raison. La première idole, c'est la Liberté. Les campagnes, mieux
« cultivées, sont plus fertiles. Les villes s'embellissent et deviennent plus peuplées.
« Partout se retrace l'image du bonheur. Les hommes libres de tous les pays ac-
« courent pour contempler un si beau spectacle, et toutes les nations imitent

« l'exemple des Français. Tous les trônes des brigands sont renversés, tous les « peuples sont enfin libres. Ils jurent paix et éternelle amitié à la nation généreuse « qui a brisé leurs fers.

« Voilà un beau rêve, mais bientôt il s'accomplira. Si nous voulons voir ces « jours heureux, il faut redoubler de zèle et de courage. »

Ce fut un rêve en effet ; brutalement interrompu par la réalité, il se termina sur l'échafaud.

Rien de plus touchant et de plus élevé que le compte rendu de la fête célébrée en l'honneur de l'abolition de l'esclavage dans le temple de la Raison :

« Puisse, » dit-il dans un magnifique élan de réparation, « puisse le blanc ré- « publicain faire oublier à l'homme noir, par sa bonne foi et sa justice, tous les « maux que ses pères lui ont fait endurer !.....

« Ah ! quel beau jour !..... Un temps viendra, je l'espère, où tous les peuples de « la terre, après avoir exterminé leurs tyrans, ne formeront qu'une seule famille « de frères. Peut-être un jour verra-t-on des Turcs, des Russes, des Français, « des Anglais, des Allemands, réunis dans le même Sénat et former une grande « Convention.

« Je ne crois pas, comme le prophète Anacharsis, que nous devions faire les « don Quichotte et aller entreprendre une croisade universelle pour convertir à « la liberté ceux qui ne sont pas encore dignes de la connaître. C'est au temps et « à la raison à faire un pareil miracle. Commençons à établir chez nous cette li- « berté. Lorsque les autres nations verront les fruits qu'elle aura produits, lors- « que sous des lois sages nous serons tous heureux, alors les hommes qui auront « un peu de sang dans les veines chercheront à nous imiter, et nous donnerons « un coup d'épaule à ceux qui voudront sortir de l'esclavage.

« Je me suis rappelé l'histoire ou le roman du sans-culotte Jésus, en contem- « plant auprès de la statue de la Liberté ces trois braves lurons (1) venus du bout « du monde pour rendre hommage à la divinité des hommes libres. J'ai cru voir « les trois mages qui visitaient dans son berceau le prétendu fils du charpentier.... « Mais ce n'est pas une étoile qui leur a servi de chandelle, c'est le flambeau de « la liberté qui les a conduits. Ce n'est pas un Dieu mangeant de la bouillie qu'ils « viennent adorer, c'est la divinité éternelle, c'est la Raison. Les bergers et les « pastoureaux, en célébrant la naissance du fils de Marie, se réjouissaient de ce « qu'il venait de leur naître un nouveau roi. Mais les sans-culottes, au contraire, « dans leurs chants de victoire ont annoncé la chute des rois, etc..... »

On conçoit qu'Hébert, épris d'un tel idéal, ait voué la haine la plus implacable à tout ce qui pouvait l'arrêter dans sa course :

« Ce n'est pas, dit-il, au milieu de la mêlée qu'il faut demander une suspension « d'armes ; ce n'est pas au parti le plus fort, à celui de la justice et de l'égalité, à « céder le champ de bataille à celui du brigandage et de la tyrannie. »

« La raison est aux prises avec le mensonge, le vice avec la vertu, la probité « avec le crime. Riches égoïstes, vous avez engagé la danse, eh bien, vous payerez « les violons. Le combat est commencé, c'est un combat à mort. Nous allons voir « comment vous en sortirez. Braves sans-culottes, plus de faiblesse, plus de pitié « pour les lâches qui vous ont abandonnés ou trahis. Saisissez la balle au bond. « Si vous ne portez pas le dernier coup à l'aristocratie, vous allez lui voir bientôt « encore lever sa tête hideuse. Le combat à mort entre les hommes du peuple et « les ennemis du peuple est engagé, il ne peut finir que lorsque l'un des deux « partis aura anéanti l'autre..... »

« Et c'est la veille du grand coup de peigne, ajoute-t-il encore, c'est au mo-

(1) Hébert parle ici des trois nègres, les héros de la fête.

« ment où nos braves guerriers brûlent du désir d'exterminer les esclaves des « despotes, que l'on jette ainsi des bâtons dans les roues ! Oui, les patriotes ont « raison d'exprimer leur indignation. Il faut sauver la République, et, pour la « sauver, il faut faire justice..... Braves sans-culottes, ne jetez pas le manche « après la coignée. Ceux qui prêchent le modérantisme sont vos plus grands « ennemis. Il n'y a plus à reculer. Il faut que la révolution s'achève. Un seul pas « en arrière perdrait tout..... »

Ce furent les dernières paroles du *Père Duchesne;* il était arrêté le lendemain.

Hébert devait succomber, il le sentait, et ce pressentiment a laissé sa trace dans l'œuvre sortie de sa plume.

Que d'ennemis en effet ne devait pas rallier contre lui l'imprudent auteur de ces lignes :

« Je ne vous quitterai pas plus que votre ombre, vous qui vous engraissez aux « dépens du peuple, vous qui accaparez nos subsistances, vous qui avez deux vi- « sages, qui tendez les mains aux sans-culottes en signe d'amitié, et dans le fond « du cœur voudriez les voir aux cinq cent mille diables; vous qui voulez vous « emparer de l'autorité et vous servez de la patte du chat pour tirer les mar- « rons du feu; vous qui, encore encrassés de la bourbe du marais, osez paraître « sur la cime de la montagne; vous qui portiez la besace avant la Révolution et « qui nagez maintenant dans l'or; vous qui avez été les avocats de Dumouriez et « qui avez partagé avec lui les dépouilles de la Belgique. Point de quartier pour « les voleurs, les intrigants, les ambitieux. J'y périrai, ou les projets des traîtres « s'en iront en eau de boudin.....

« Tant qu'il me restera un souffle de vie, les menaces ne m'empêcheront pas de « dire la vérité, de défendre les droits du peuple et ma République !..... »

« Oh ! quel métier, dit-il encore, que celui de se faire imprimer tout vivant et « de dire pour deux sols tous les matins la vérité à ceux qui ne veulent pas l'en- « tendre ! Il n'y a pas de cheval de bât qui souffre autant qu'un pauvre diable « qui s'est lui-même imposé la tâche de dénoncer les fripons et les traîtres et de « dévoiler tous les complots. S'il a de trop bons yeux, on veut les lui crever; s'il « ne ménage ni Pierre ni Paul dans ses expressions, on trouve bientôt le secret « de lui couper la parole, soit en l'amadouant, soit en l'épouvantant. Sur quelle « mauvaise herbe avais-je marché, le jour où il me prit fantaisie de quitter mes « fourneaux pour me mettre à broyer du noir? Quel démon ennemi de mon re- « pos m'inspira un semblable dessein? Depuis ce temps, j'ai passé ma vie dans « des transes continuelles. Plus j'ai fait de bien, plus on m'a fait de mal. Souvent « j'ai passé pour un Jean f....., pour avoir dénoncé les plus grands scélérats. La « première fois qu'on m'entendit gueuler ma grande colère aux quatre coins de « Paris contre le ministre Jean Farine (Necker), « Est-il possible, s'écrièrent tous « les badauds, que l'on ose accuser un aussi grand homme? Celui qui peut « ainsi vilipender le vertueux Necker, le digne mentor, de notre bon roi est un in- « cendiaire payé par les aristocrates... » Lorsque je me débaptisais en voyant tant « de viédases agenouillés devant l'écharpe ensanglantée du traître Bailly et tous « les courtauds de boutique baiser la botte du général Courbette, je n'étais pas bon « à jeter aux chiens..... Tous les mouchards étaient à mes trousses, tous les « aboyeurs de la liste civile jappaient après moi. Tantôt le juge de paix Bridoison « me faisait arrêter pour ma grande colère contre Mme Veto; un autre jour, un « échappé des Petites-Maisons demandait un décret contre moi. Et voilà depuis « quatre ans les menus plaisirs du père Duchesne, toujours marchant entre deux « feux, toujours sous le couteau des fripons.

Qu'importe à Hébert ! La mort même ne le fera pas reculer :

« Le sort de Marat, toujours menacé du poison et des poignards, n'est-il pas

« préférable à celui de ces égoïstes qui ne sont ni chair ni poisson et qui ne vivent « que pour eux ? Quant à moi, si j'avais cent têtes, j'aimerais mieux les perdre « l'une après l'autre que de vivre inutile. Ce que j'ai été au commencement de « la Révolution, je le suis encore. Si mes ennemis se croient assez forts pour m'ac- « cabler, j'appellerai les sans-culottes à mon secours; ce sont eux qui seront mes « juges. Je leur demanderai d'examiner toute ma vie. Si j'ai cessé d'être leur dé- « fenseur, s'ils ne me trouvent pas les mains nettes, eux-mêmes me condamneront. « Que l'on crie, que l'on jappe, je suis bon cheval de trompette, je ne m'effraye « pas du bruit. »

Encore une citation, ce sera la dernière:

« Si c'est être chef de parti, » répond dans un mouvement plein de fierté le père « Duchesne, « que d'être sans cesse à l'affût et de donner la chasse à tous les con- « spirateurs ; si c'est être chef de parti que de braver les poignards; si c'est être « chef de parti que de vivre pendant quatre ans entre les baïonnettes et les « cachots, que d'être persécuté tantôt par le comité autrichien, tantôt par le « comité des douze, j'en conviens, j'en suis un, et je m'en fais gloire, puisque « vous me forcez de parler de moi. Oui ! j'ai toujours conspiré contre les ennemis « de la liberté, et je ne lâcherai pas prise. Je me fiche de vos propos et de vos « menaces, je vous défie de trouver à mordre sur moi. Vous pouvez répéter « toutes les kyrielles de calomnies et d'injures dont Gorsas et Carra ont régalé tant « de fois les aristocrates. Faites-moi paraître, comme Marat, devant les tribunaux, « j'en sortirai comme lui. Tout ce que vous dites de moi, vous l'avez dit de lui ; « tout ce que vous manigancez contre moi, vous l'avez employé contre lui. Vous « ne me reprochez que ce que les Feuillants m'ont reproché avant vous. Je n'ai « pas changé, mais vous jouez leur rôle aujourd'hui. »

Je termine. Les citations pourraient être multipliées à l'infini. Avec Hébert, on n'éprouve que l'embarras du choix. Son œuvre renferme tant de richesses inexplorées, d'idées neuves vivement rendues, que j'ai dû citer au hasard.

C'est une chose pénible à certains amours-propres qui voient dans toute qualité de leurs adversaires une insulte personnelle, mais Hébert a du talent. Tous les tons lui sont familiers; il fait vibrer indifféremment toutes les cordes. Sa verve jette à pleines mains le gros sel et le sel attique. S'il ne travestit point Rousseau dans de mornes tirades, il lit au grand livre de la vie et de la nature. S'il n'a point continuellement à la bouche les mots de *principe* et de *vertu*, qui tant de fois ont servi à l'orgueil et à l'envie, il les porte au moins dans son cœur, il les met en pratique, et, afin de les inculquer au peuple, sacrifie ce qu'un homme politique a de plus cher, sa personnalité même.

De plus, et c'est encore un sujet de douleur pour les esprits chagrins dont j'a parlé, Hébert a de l'honnêteté, de la conviction. Qui pourrait dans ses actes, ses paroles et ses écrits, en méconnaître l'accent? — Quelque Machiavel manqué peut-être, dont le masque de patriotisme croit tromper des yeux clairvoyants.

Je lui souhaite un témoignage aussi glorieux pour sa mémoire que le journal d'Hébert.

8061. — Paris, imprimerie Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.